

AMÉRIQUE FRANÇAISE

Revue bimestrielle

ÉTUDES

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

Pour une conception chrétienne, adulte du roman
LUCIEN COLLIN..... *Lettre sur Gabriel Marcel*

POÈMES, RÉCITS, etc.

OZIAS LEDUC..... *Demain*

ANDRÉE MAILLET

Maison Internationale (Introduction)

JACQUES FERRON..... *Nella Mariem (Extraits)*

JACQUES BILODEAU..... *Énigmes et Paraboles*

ALAN HORIC..... *Tristesse Éphémère*

FERNAND OUELLETTE..... *Tryplique*

JANINE LAJOIE..... *Enfance*

CHRONIQUES ET TÉMOIGNAGES

La revue des livres par Françoise M. Lavigne et Andrée Maillet. — Pendant le dîner à Madame Donalds par E. Fabre-Surveyer de la Société Royale. — Souvenirs par Henriette Tassé. — Notre Passé musical par C. O. Lamontagne. — Sylvain et les Couleuvres par C. Letellier de St-Just. — Rétrospectives par Adrien Robitaille. — Curiosité Littéraire par Jacques Ferron.

Au banc d'Essai : Nicholas Rolland.



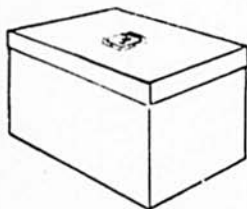
*Chaque jour il y a
du nouveau chez*
Dupuis Frères
LIMITÉE
MONTREAL

La Banque Canadienne Nationale

*est à vos ordres pour toutes
vos opérations de banque
et de placement*

Actif, plus de \$150,000,000
561 bureaux au Canada

De chez Birks



Ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

Molson's

LA BIÈRE QUE VOTRE
ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

Au service des assurés de la province de Québec par ses succursales à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Ottawa et North Bay.

Sun Life du Canada

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE BIMESTRIELLE

Directrice : ANDRÉE MAILLET

Bureau : 28, avenue Arlington, Westmount, Montréal, P.Q.

VOLUME XII — No 3 — SEPTEMBRE 1954

SOMMAIRE

<i>Demain</i>	Ozias Leduc	162
<i>Pour une conception chrétienne, adulte du roman</i>		
	Jean-Paul Pinsonneault	163
<i>Lettre sur Gabriel Marcel</i>	Lucien Collin	168
<i>Maison Internationale (Introduction)</i>	Andrée Maillet	172
<i>Nella Mariem (Extraits)</i>	Jacques Ferron	182
<i>Énigmes et Paraboles</i>	Jacques Bilodeau	190
<i>Tristesse éphémère</i>	Alan Horic	195
<i>Tryptique</i>	Fernand Ouellette	198
<i>Enfance</i>	Janine Lajoie	200
<i>La revue des livres</i>	Françoise M. Lavigne et Andrée Maillet	201
<i>Pendant le dîner à Madame Donald</i>	E. Fabre-Surveyer	211
<i>Souvenirs (V)</i>	Henriette Tassé	215
<i>Notre passé musical</i>	C.O. Lamontagne	221
<i>Sylvain et les couleuvres</i>	Claude Letellier de St-Just	226
<i>Rétrospectives</i>	Adrien Robitaille	228
<i>Curiosité Littéraire</i>	Jacques Ferron	232
Au banc d'essai :		
<i>Post-Mortem</i>	Nicholas Rolland	235

Les manuscrits sont soumis à un comité de lecture.

La direction ne reçoit que sur rendez-vous, et n'est pas responsable des manuscrits.

Les manuscrits ne sont pas retournés.

Les manuscrits doivent être inédits et porter la mention inédit. Seuls les textes inédits publiés seront rémunérés.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

DEMAIN ?

Demain ? Incertitude et mystère —
La trompette a sonné —
C'est l'heure —
Le Juge se lève.
Sa droite est vide et offerte,
Sa gauche, toute large, sur les Enfers est ouverte.
La Création perdue et enchaînée.
Par grappes y pénètre —
La trompette a sonné —
C'est l'heure...
O Créateur — O homme — Coureur de chimères
Voilà Satan te tendant ses fers —
Le Satan des anciens millénaires —
Le Satan d'avant la terre
L'ange déchu. Le Porte-lumière tombé,
Dont la chute
Fut ta chute
Notre premier Père
La trompette a sonné —
Demain, mystère...

OZIAS LEDUC

Pour une conception chrétienne, adulte, du roman

Toute une littérature où triomphe le faux dans les sentiments, et qui se croit optimiste, est, au vrai, l'œuvre de gens à qui la vue de l'homme réel est intolérable, et qui ne pouvant supporter leur propre cœur, le camouflent, le maquillent.

François Mauriac, *Journal*, t. I.

De tous les devoirs qui nous incombent, celui de refondre à la lumière de l'expérience quelques-uns de nos critères est un de ceux auxquels, la plupart du temps, nous nous soustrayons sans remords. Et cependant, quoi de plus indispensable à l'évolution intellectuelle de l'individu et de la société qu'une refonte prudente et éclairée des normes sur lesquelles se fonde toute critique? Pour s'être obstinément refusés à cette ascèse, d'aucuns se condamnent à une action aussi stérile qu'importune, s'enferment dans une impasse à laquelle il leur serait facile de trouver une prompte issue pour peu qu'ils consentent à corriger chez eux certains défauts d'optique. Par incurie, inertie ou obstination, ces derniers préfèrent mener jusqu'à la défaite leur combat don-quistottesque plutôt que de tenter un effort loyal de prise de conscience, plutôt que d'assumer intégralement le réel. Il en va de même de ces esprits, plus opiniâtres que bien inspirés, qui, croyant à la vertu curative de certaines conceptions désuètes et étriquées, entendent pourvoir chez nous à l'instauration d'un humanisme chrétien authentique. Au nom de quelque vague idéal, ils prétendent revigorer un corps déjà grièvement atteint, selon eux, par le virus du libéralisme intellectuel recrudescant, et devenu la proie du diabolisme des corrupteurs contemporains. Comme s'il suffisait de s'improviser redresseur de torts, arbitre de la culture et pourvoyeur d'idéal pour

hâter certaines réformes et presser certains réveils dont nous nous gardons bien de suspecter l'urgence et l'opportunité. Nombreux sont parmi nous les sonneurs d'alarmes dont le rôle, à la vérité, se résume à semer la panique. On jette les hauts cris devant la crue irrépressible d'une littérature dissolvante, on stigmatise avec une indignation grimacière les œuvres fortes, on souhaiterait presque le retour aux siècles des autodafés ; mais dans quelle mesure s'emploie-t-on à mûrir et à propager une conception chrétienne adulte du roman ? C'est à l'amorce d'une réflexion honnête sur cette question que voudraient servir les notes qu'on va lire.

Le roman psychologique, par définition et à l'encontre de ce que peuvent prétendre certains alarmistes, a pour objet la peinture puissante et vraie de l'âme humaine, saisie dans le contexte d'une action totalement ou partiellement imaginaire. Or, pour peu qu'on daigne y regarder, l'âme humaine se présente moins comme une retraite pacifiée que comme un royaume divisé contre lui-même et une solitude où se livre en champ clos l'éternel duel de l'esprit et de la chair, de la lumière et des ténèbres, du Verbe incarné et de l'Ange déchu. Il existe en chaque créature régénérée par le sacrifice du Golgotha un Dieu souffleté, vilipendé et honni. Le chrétien, dont l'espérance brille au ciel comme la nuée lumineuse éclairant et guidant la marche nocturne du peuple élu, doit s'enfoncer chaque jour plus avant dans la forêt des ombres et des symboles, s'arracher à l'enlèvement des ténèbres qu'il hante, disputer à la volupté sa chair douloureuse. S'il a reçu pour mission d'organiser la terre, il lui incombe avant tout de garder son âme rivée à l'attente du ciel. Dans *Le Drame de Paul Claudel*, Jacques Madaule fait magnifiquement ressortir ce caractère paradoxal de la condition chrétienne. « Tout homme, chrétien ou non, écrit-il, éprouve en lui-même la double postulation dont parlait Baudelaire. Mais, tandis que le païen peut tenter d'équilibrer, par un savant dosage et une certaine économie, les forces contraires qui le déchirent, cette facilité est refusée au chrétien. Claudel a dit bien souvent l'horreur qu'il éprouvait pour la *via media* et pour les vertus moyennes. C'est du conflit des extrêmes, poussés à leur paroxysme, pour lui, que jaillit la paix. Climat essentiellement tragique. La guerre n'est plus seulement entre l'homme

et les puissances extérieures, mais au cœur même de l'homme. Il est écrit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre, et encore : Le Royaume de Dieu souffre violence. » (p.486)

Nous sera-t-il permis maintenant d'affirmer sans risque de scandale que le roman psychologique n'est chrétien que dans la mesure où il évoque en toute objectivité et impartialité l'homme écartelé par des forces contradictoires et obéissant à l'attraction de pôles situés aux antipodes l'un de l'autre? Qu'il y a loin de cette conception réaliste, forte et dynamique de l'œuvre romanesque à ces succédanés fades et stérilisants dont il semble que certains esprits veuillent à tout prix doter notre jeune littérature ! Au lieu de chercher dans une étude sans cesse plus approfondie et plus objective de l'âme humaine le secret de la moralité d'une œuvre, ces naufrageurs se plaisent à ériger en critères leurs préférences suspectes de lecteurs attirés d'ouvrages émasculés. Selon eux, n'est chrétien et partant moral que le roman destiné à meubler les loisirs des couventines, à rassasier les mijaurées d'anecdotes édifiantes, à falsifier la vie par de mensongères évocations d'amours veules et soi-disant platoniques. Qu'un Bernanos, un Greene ou un Mauriac tente d'arracher au péché son masque pour en percer les apparences fallacieuses et nous révéler, sous la perversité, un effort aussi vain que dérisoire pour tromper une intolérable faim de Dieu, ces « purs » se voileront aussitôt la face. Prompts à brandir l'anathème et à expectorer sur le passage des lépreux, ils jetteront à l'égout des œuvres dont la profondeur, la sincérité et la vigueur méritaient un meilleur sort. Inspirée par le souci de faire œuvre de baliseurs, leur intervention n'aura la plupart du temps pour effet que de drainer l'attention du public vers des œuvres mineures et de donner prise à l'ironie et aux sarcasmes. Qu'on nous comprenne bien. Nous n'entendons nullement nier qu'une attitude prudente et ferme s'impose en face de la production littéraire contemporaine. Ce que nous avons à cœur d'établir ici, c'est la preuve qu'une conception chrétienne adulte du roman ne saurait s'accomoder d'un puritanisme assez facilement assimilable au faux idéalisme qui, depuis longtemps, sévit au Canada français. A trop vouloir aménager une œuvre en chaire de vérité, on risque de saper toute notion valable de la littérature, de compromettre

de façon regrettable l'exercice du devoir qui incombe au lecteur de dégager de la fiction romanesque l'élément de vérité et de vie susceptible d'éclairer sa marche vers l'Absolu. Une littérature n'est vraie et chrétienne que lorsque, de quelque façon, elle tend à convaincre l'homme de cette « vacance abominable » dont souffre l'être pensant qui n'a que soi pour but. Il est donc d'un esprit borné et d'une intransigeance indue que d'exiger du romancier chrétien qu'il s'abstienne de peindre le mal. Et Jacques Maritain a pleinement raison quand il déclare que le romancier ne doit pas être jugé par le sujet qu'il traite, mais par la hauteur où une vertu surhumaine lui permet de s'élever. Si le romancier doit se garder d'enlever à la passion dérégulée son caractère brutal et hideux, de l'ennoblir en la parant des attraits de la beauté physique et même de certains dehors vertueux, il doit aussi s'abstenir d'affubler la vertu d'un travesti qui, en la rendant ridicule, ruine chez le lecteur toute velléité d'admiration. Alors que le corrupteur s'emploie à la réhabilitation et même à l'éloge du crime, et que le pervers, tyrannisé par ses sens, s'efforce de prêter au mal les couleurs du bien, le romancier chrétien authentique, tout en faisant appel à la passion, s'applique à l'orienter vers le bien et n'use du pathétique que dans les limites permises par le respect et la dignité humaine. S'il s'attache d'aventure aux pas de l'homme pécheur pour le suivre jusqu'au cœur même du borborygme où le terrible privilège de la liberté permet à ce dernier de se vautrer, ce n'est jamais pour prêter à la fange des reflets qu'elle ne saurait avoir, mais pour y découvrir, tuméfié, livide et souillé, le Visage pitoyable et suppliant de l'Amour miséricordieux. Le mérite d'un Mauriac n'est donc point d'évoquer en traits de feu le « désert de l'amour », mais d'apporter à l'homme en instance de rédemption la certitude que « l'ennoblissement d'une nature sans noblesse est possible » et qu'« il n'existe pas, pour le Fils de l'Homme, de cas désespérés ». Et l'on pourrait en dire autant de l'œuvre d'un Duhamel animé d'un profond respect pour la culture morale humiliée par une civilisation mécanique, d'un Saint-Exupéry trouvant le salut et la vraie noblesse dans le sacrifice et dans l'action disciplinée, d'un Bernanos se faisant « l'interprète véhément et justicier » d'un monde où luttent l'homme et son Créateur, d'un Bloy soulevé par une foi coura-

geuse et une brûlante charité, d'un Greene épiant aux voies obscures du péché les cheminements de l'Amour rédempteur. Et cependant, quels romans, plus que ceux de ces écrivains sincères et pénétrants, parurent dès l'abord suspects à la tourbe de zélotes ambitieux de consommer le divorce de la littérature et de la vie? Heureusement, la critique catholique, la vraie, celle qui a mieux à faire que de créer des entraves et de multiplier les équivoques, ne tarda guère à reconnaître la haute signification chrétienne de ces œuvres décriées.

À un moment où le roman canadien français semble s'acheminer vers une prise de conscience de plus en plus intégrale de la condition humaine et paraît enfin déterminé à chercher sa voie en dehors des poncifs éculés d'une tradition littéraire quasi inexistante, un effort de réflexion s'impose en marge des problèmes que pose le roman chrétien. La parution chez nous d'œuvres romanesques de la qualité des *Témoins*, de *Poussière sur la ville*, de *La fin des songes* et d'*Alexandre Chenevert* témoigne d'une évolution littéraire certaine et requiert des esprits que préoccupe l'avenir de nos lettres une refonte des critères proposés ou utilisés jusqu'ici par une critique souvent plus intransigente qu'avertie. Puisqu'il est indubitable que le roman chrétien doit tendre à refléter fidèlement le paradoxe tragique de la condition humaine et à fixer les étapes d'une ascension jalonnée de chutes et de victoires, il importe au plus haut point que le romancier assume le réel quotidien dans ce qu'il a de plus sublime et de plus désespéré, de plus glorieux et de plus humiliant. Et s'il est une pensée propre à inspirer à l'écrivain et au critique cette attitude de fidélité humble à la vie, que ce soit cette pensée de Pascal où l'un et l'autre devraient savoir trouver la clef de l'ordre : « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre. Mais il est très avantageux de lui représenter l'un et l'autre. »

JEAN-PAUL PINSONNEAULT

Waterloo, le 30 mai 1954.

LETTRE

SUR GABRIEL MARCEL

Je sais que tu cherches dans l'ombre de la maison qui te hante la charnière à deux battants qui balancerait mieux l'homme qui l'habitera. Eh bien, voyons un peu.

J'estime Gabriel Marcel susceptible de peupler cette maison, en ouvrant toutes grandes les fenêtres de l'humanité.

Dans *Etre et Avoir*, il plongeait déjà dans un bain de clarté : « Je ne doute plus. Miraculeux bonheur, ce matin. J'ai fait pour la première fois clairement l'expérience de la grâce. Ces mots sont effarants, mais c'est cela. — J'ai été enfin cerné par le christianisme ; et je suis submergé. Bienheureuse submersion ! Mais je ne veux écrire davantage. — Et pourtant j'en ai comme le besoin. Impression de balbutiement... c'est bien une naissance. Tout est autrement. — Je vois clair aussi, maintenant, dans mes improvisations. Une autre métaphore inverse de l'autre — celle d'un monde qui était là entièrement présent et qui affleure enfin. » Quelques jours après, le 23 mars 1929, le solitaire naguère idéaliste pénétrait dans ce monde de lumière en devenant enfant de Dieu et de l'Eglise.

Pour peu littéraire et spectaculaire, sa conversion nous émeut toujours, car il ne cesse de son âme tantôt accablée par le Progrès sans visage, tantôt déliée par l'Espérance, il ne cesse non d'exploiter le parcours mais de l'enrichir.

Etreignant l'existence jusqu'au bout de l'homme, Gabriel Marcel renaît à l'esprit d'une expérience et d'une relation de la personne qui dépasse infiniment par son angoisse et sa souplesse, le concept par trop systématique de l'être-

intelligibilité des philosophes qui n'ont expliqué le monde, l'homme et Dieu qu'en termes d'intelligibilité dépourvue d'intimité.

A ce compte, tu ne l'ignores pas, l'intelligence faisait fond sur l'essence des choses et bien que saint Thomas — ô 13^e siècle ! — ait nettement distingué l'essence de l'existence, sans les distordre, ses disciples, ou peu s'en faut, découvrent sur le tard — ô 20^e siècle ! — ce caractère indéniablement complémentaire de l'être, mais hélas, presque constamment en vocables de compréhension plutôt que d'adhésion.

A sa manière, Marcel poursuivra l'œuvre de Bergson qui souleva avec tant de pénétration et de certitude les faits métaphysiques qu'il pouvait observer dans *Les deux Sources de la Morale et de la Religion* : l'agonie du monde sans les Héros et les Saints.

Tant et si bien qu'avec l'expérience métaphysique marcellienne nous quittons enfin les phantasmes de l'intelligence pure, du morne anonymat, du tiers impersonnel, les mécanismes du cela et du lui pour cerner l'humanité du toi, de l'amitié et de la communion.

A caution désormais, l'objectivité, l'avoir, la science, le problème, le donné, face à l'homme, face à l'existant, face à l'unique Toi qui ressembles à s'y méprendre au Dieu inquiet et parfait de saint Augustin.

En effet, l'existence, l'être, la foi, le mystère, la présence appartiennent si manifestement à l'univers réchauffé et ranimé, à l'univers fidèle à sa veine créatrice, à l'univers-par-devant-nous et par-dedans-nous, que l'existentialiste Marcel dénouera pour lui et pour les autres, l'opposition entre l'extériorité et l'intériorité.

Le Plein, — disons ton humanité — c'est d'ores et déjà l'être réincarné, je veux dire la communion à soi, au monde, à autrui, à Dieu.

« La vie, remarque-t-il dans son *Journal métaphysique*, peut nous apparaître à certains moments entièrement vide ; rien n'a d'importance, rien ne compte ; c'est la négation même de ce sentiment de plénitude, de profusion que nous éprouvons parfois. L'attention ne trouve plus où se fixer, l'intérêt fait défaut. Danger qui nous guette dans ce monde auquel nous sommes trop habitués, qui nous répond mécaniquement. Il est en de même lorsque le malheur dépeuple l'âme, la vide. C'est toujours l'opposition du plein et du vide qui est à mon sens la plus fondamentale de toutes et qu'on a en général considérée que physiquement.

Notre activité demande à s'exercer dans le plein. Le bonheur, l'amour, l'inspiration : c'est, je crois, en fonction de telles expériences que le problème de l'être peut se poser de façon intelligible... » Il me paraît que cette âme de vérité repose d'une exégèse théocratique autant suffisante que paresseuse.

S'il te souvient de mes exhortations à méditer saint Jean de la Croix, tu comprendras exactement le sens de cette plénitude et le mot du chrétien : « La réflexion sur la sainteté avec tous ses attributs concrets me semble présenter une valeur spéculative immense ; il ne faudrait pas me presser beaucoup pour me faire dire qu'elle est la véritable introduction à l'ontologie. » Nous sommes loin, tu en jugeras, de toute préfabrication intellectuelle ou spirituelle qui se heurte à la première objection comme au premier amour.

Certes, il y a plus d'une étape à franchir entre l'intelligence désincarnée et l'incarnation de l'intelligence, l'impersonnel et le personnel, la Rédemption à sa rédemption, l'Adhésion à son adhésion, la solitude à la Communion,

pour dire tout : entre l'effort dans l'être-sous-nos-yeux-étonnés, au couronnement intérieur.

Mais le tragique de pensée et de vie de l'intimité marcellienne nous en donne et l'exemple et le constant jaillissement.

Plus encore : si nous considérons Gabriel Marcel autrement qu'en faiseur d'expériences ou de mots ou de pièces de théâtre sans issue, nous aurions le privilège de déceler l'harmonie profonde de sa philosophie toute de mouvement et de lumière.

Le théâtre de Marcel nous montre l'homme, l'homme total : chute et rédemption. Il nous délivre des murs de briques ou de béton où l'homme se casse définitivement les reins non sans avoir poli l'amphore de son orgueil et de sa démente. Avec Abel dans *l'Iconoclaste*, la Solitude recherche désespérément la Communion implicite ; avec le *Monde Cassé*, le Christianisme nous révèle la Grâce explicite : « Nous ne sommes pas seuls, personne n'est seul... il y a une communion des pêcheurs... il y a une communion des saints. »

Le thème de la mort-absence, la mort-rupture ; la mort-présence, la mort-communion illuminent intérieurement le cœur qui s'abandonne, se livre, se détache, se creuse, s'humilie dans la fraîcheur d'une âme inhabituée, communiant et respectant le mystère de l'autre. Toute une ascèse, toute une révélation, toute une submersion pour celui qui devant la mort se reconnaît absolument : un être vivant qui aspire à renaître aux fibres de la Personne.

C'est par la brèche de toutes nos incompréhensions, de tous nos infantilismes, de tous nos désespoirs, que nous retrouverons enfin cette eau-de-vie de l'humilité — l'homme tel qu'il est — et de la charité — l'homme tel qu'il fut créé : par Amour.

LUCIEN COLLIN

MAISON INTERNATIONALE

Introduction

Il me semble parfois, lorsqu'à l'automne et sous la pluie je marche dans une ville inconnue de moi, que le temps s'arrête. Je retrouve, exactement, l'impression ressentie le premier soir de mon arrivée à New-York. Je me souviens d'avoir marché durant deux heures, au hasard. Il pleuvait.

L'eau qui ruisselle le long des trottoirs, l'eau qui tombe sur les toits, le bruit de l'eau, le chant de l'eau traversant les feuilles dorées des arbres, et les feuilles dorées choyant dans l'eau, créent une atmosphère qui appelle la réminiscence dans laquelle ma pensée s'immobilise.

Je suis alors comme envoûtée. La bouche du passé me happe et me voici à New-York, à l'automne et sous la pluie.

J'ai depuis ces années, voyagé un peu, traversé quelques mers.

Je sais que toutes les rues des villes se ressemblent et que partout, les hommes ont un sourire qui cache une grimace.

Les plus instructives randonnées, ne les ai-je pas faites en mon âme aussi bien que dans les livres ? Comme des oiseaux de passage, des êtres ont sillonné mes saisons. Il suffit d'un coup de vent, d'une odeur familière, pour qu'ils réapparaissent clairement. Un goût, un son, ravive en ma mémoire des événements anciens.

Ainsi, lorsqu'il m'arrive de déambuler entre les maisons d'une cité mouillée, je songe à New-York, à ces années d'études, aux amis que j'ai trouvés, et puis perdus.

Les uns ont regagné leur patrie. D'autres ont pris le large. D'autres encore ont disparu, comme Daphné, dans la mort, comme Zénaïda, dans une vie d'implacable vertu.

Je peindrais aisément l'ambiance de toutes les périodes de mon existence.

Ceux que j'ai connu reprendraient forme et mouvement, car j'ai le pouvoir de rattraper le drame où je l'ai quitté, pour le dérouler à l'envers, comme une bobine que je projette dans mon cerveau, tel un film. C'est peut-être faux ce que je dis là. Je ne connais pas très bien le procédé de la réminiscence.

Le drame dis-je ? Le drame de l'enfance, celui des moments d'angoisse et de tâtonnements, bien que les jours et les lieux d'accueil aient été disparates.

Pourtant, retracer ma personne, celle de Corinne, telle qu'elle fut jadis, n'est-ce pas tenter de rassembler les poussières d'un corps, pour le recréer selon le souvenir que l'on en garde ?

Je réfléchis ; les tableaux se précisent, tandis que les figures et les voix se rapprochent.

Mon Dieu ! Qu'il est vivace, réel, ce passé qui surgit de l'inconscient !

D'abord, les visages les plus marquants apparaissent en gros plan et puis s'effacent. Voici la ville, en silhouette. Une cacophonie l'accompagne : klaxonnement de voitures, trompette de Louis Armstrong ; la chanson de Pearl Bailey, l'orchestre de Toscanini ; *Daphnis et Chloé* mélangé aux *blues* de Duke Ellington ; et les cris sur l'Hudson. Musique de fond, intense...

* * *

La pluie tombe. Il est bien vrai que je suis ce soir dans une cité que je ne connais pas. Me revoici avec le même étonnement, dans l'expectative d'un émerveillement prochain. Qu'il est bon d'arriver le soir dans un pays nouveau ! Tout a une forme mystérieuse, un caractère si estompé que l'on croit aisément, le lendemain matin, arriver une seconde fois ailleurs.

A New-York, dans la 115^{ème} rue, il y a un immeuble portant le numéro 709, divisé en appartements et ceux-ci, en chambres louées, où logent surtout des étudiants ; des chinois aussi, eux-mêmes, étudiants, bien que jamais désignés comme tels.

La concierge s'appelle Schlitzburger, dite : Schlitz. Elle est chétive, craintive et tendre.

Son horrible petit bull, gras, sale et dont les yeux coulent, souffre de bronchite. Il aboie à tout propos, en s'étouffant ; elle l'adore.

Je viens d'arriver dans cet amas de gratte-ciels, dans cette cité hurluberlante. J'entends un nouveau tapage, une langue déformée par des lèvres grotesques. Chaque accent a sa forme de bouche ; à mauvais accent, laide bouche.

Je ne me rends très bien compte de rien que du bruit : un néant turbulent.

Je vois du bleu : le ciel marin ; du blanc : les pierres des hauts édifices ; une circulation extravagante au cœur de la ville et ici, où le taxi me dépose, au 709, une concierge en savates qui me regarde de bas et qui s'affaire autour d'un chien toussottant.

Elle me tend une clé. Je prends deux fois l'ascenseur pour transporter mes bagages au quatrième.

Me voici dans une pièce malpropre, mal meublée et déjà habitée par des théories de coquerelles.

Affreux cafards, je vous aurai observés malgré mon dégoût, avec l'insatiable curiosité que j'ai pour tout ce qui est, rêve ou matière ou vie. Je distinguerai désormais la femelle du mâle. Je les aurai vu dans toutes leurs fonctions. L'horreur ressenti le matin, où, en me brossant les dents, je les aperçus pour la première fois, ne me laissera jamais.

* * *

J'enlevai mon bérêt noir, mon paletot. Je me rafraîchis, défis mes sacs.

Isaure Rougefert louait cette chambre et m'offrait l'hospitalité pour les trois semaines précédant mon entrée à la Maison Internationale.

Isaure et moi étions amies depuis l'enfance, presque sœurs, presque sincères l'une envers l'autre. Nos parents s'estimaient, nos ancêtres cousinaient ; nous venions d'un même milieu.

Lors de mon arrivée, elle était sortie. Elle rentra vers midi.
— Te voilà, enfin, dit-elle.

Elle n'était pas exubérante.

Isaure méritait son surnom — La Beauté Même — qu'on lui avait donné à Montréal.

Elle étudiait l'art dramatique chez Cornelia Otis Skinner et brigait la gloire qu'apporte le Cinéma.

Sans talent pour la comédie ni pour quoi que ce soit, elle posait néanmoins à la vedette. Son culot et son exquis visage se faisaient déjà remarquer par les agents de presse.

Et moi ? Que venais-je chercher à New-York ?

Je voulais vivre à Paris, et apprendre à écrire. Or, c'était la guerre et New-York était un pis aller.

Je souhaitais avant tout, d'être loin de mon affectueuse, nombreuse et encombrante famille, vivre ma vie, étudier librement ce que l'on n'enseigne pas chez nous et qu'il faut lire en se cachant : toutes les doctrines philosophiques, politiques, religieuses et littéraires.

L'enseignement imposé, uniforme, unilatéral de la Province de Québec, m'écœurerait.

Après avoir voulu, comme tant d'autres de ma génération, faire la révolution dans mon pays, sans grand effort ni conviction d'ailleurs, je le dénigrais en moi-même. Ce qui ne m'avait pas empêchée d'accepter une bourse d'étude, sans reconnaissance aucune, comme une chose due.

J'avais vingt ans, et des aspirations incomprises par les miens. Les gens de chez nous portaient tous des visières, un éteignoir, un petit air d'inquisiteur. Ils parlaient un français terrible. Je n'eus pas plus tôt mis le pied sur le sol américain que j'adoptai un accent parisien. En cela, Isaure m'avait devancée. Je remarquai ses manières de séductrice. Elle fumait langoureusement. Avant d'entrer dans une pièce, elle s'appuyait au chambranle de la porte puis s'avancait en se dandinant.

Nous aurions dû nous rire au nez.

Malgré mon envie de lui dire combien elle me semblait grotesque avec ses yeux maquillés au crayon noir, et ses sourcils presque imperceptibles, je me tus. Il lui aurait été trop facile de railler mon tailleur trop large, mes chaussures basses, mes bas de fil, et cœtera.

Nous nous fabriquions une personnalité fausse et tacitement, nous fîmes celles qui ne s'aperçoivent de rien.

Je signifiais à Isaure, mon intention de suivre des cours à l'Université. Lesquels? Je n'en savais encore rien. Mon programme d'études, je le voulais selon mes goûts et mon entendement. Jusqu'ici, j'avais opposé une résistance douloureuse aux principes que les éducateurs cherchaient à m'inculquer ; au couvent, par exemple, préférant la lecture du dictionnaire à celle des textes approuvés.

— Je suis une autodidacte, dis-je. Ne vois pas en moi une docile, une disciplinée, une suiveuse de normes.

— Cela ne t'a pas empêché de gagner le prix Colin, et une bourse de la Province, répondit-elle. En tout cas, à New-York tu pourras lire tous les dictionnaires qu'il te plaira.

Je tenais Isaure pour une sotte.

Elle me prit sous sa direction et me traîna dans tous les grands magasins de la 5ième avenue. Leur opulence dépassait tout ce que

peut imaginer une petite fille qui n'est jamais sortie de son trou. Les réverbères surmontés de statuettes de bronze, m'épatèrent plus que tout le reste.

Le souci de beauté me semblait poussé au dernier raffinement. Les cigarettes ne coûtaient presque rien. Le chocolat, dans des boutiques splendides et enrubannées comme des bonbonnières, se vendait librement. Pas de Commission des Liqueurs, mais trois ou quatre marchands d'alcool par quartier où on en achetait tant qu'il nous plaisait. L'on devait s'amuser ici à bon marché. Pour dix sous, on grimpaît au deuxième étage d'un gros autobus vert, et là, assis en avant et fumant des Camels, l'on faisait une grande promenade, d'un bout à l'autre de la ligne.

C'est ça New-York me disais-je ? Columbus Circle qui doit être le plus grand carrefour du monde ; Harlem, le quartier nègre ; (n'y va jamais seule le soir, me confiait Isaure, tu t'y ferais égorger sinon violer) ; la East River, le Hudson, de l'eau partout et l'air salin. C'est ça New-York ?

Le soir il tomba une ondée. Je voulus marcher seule, sur la promenade bordant la rivière et sous les astres jaunis. Je m'aventurai jusqu'au petit parc qui s'étendait devant la façade morne de la Maison Internationale. Je sentis une sorte d'appréhension à la pensée que j'y serais bientôt.

Émerveillée, abasourdie, lasse à ne plus sentir mes pieds, je m'écroulai ce soir-là dans le petit lit sordide. C'était ça New-York. J'en verrais plus demain. Ici, j'écrirais un livre extraordinaire dont toute la Cité Fabuleuse parlerait. Alors, tous ces cafés luxueux s'ouvriraient devant moi. Le contenu des beaux magasins m'appartiendrait et telles ces hétaires en vison parfumé, je promènerais ma gloire à travers les avenues mirifiques.

* * *

De chaque côté de la 115ième rue, et par les fenêtres ouvertes, s'échappaient des voix de filles : soprani, mezzis ; des arpèges de

violon, des exercices de clarinette, des accords de piano. Cet artistique tintamarre réveilla la nouvelle New-Yorkaise. Isaure était déjà levée, sortie.

Je m'habillai. Je trouvai sur Broadway une pharmacie où j'entrai pour prendre mon petit déjeuner. Isaure juchée sur un tabouret, sirotait un café.

— Allo ! Installe-toi. Tu as bien dormi ?

— Non. Il ne me plaît guère, ton gîte. À quatre heures du matin, les radiateurs ont des gémissements de fantômes. En faisant ma toilette, j'ai reluqué une panoplie de bestioles, tout près du lavabo, dont je n'ose croire que ce sont des coquerelles.

— Les mêmes qu'hier. Tu t'y feras. Il y en a partout ici, même dans les meilleurs restaurants. A part ça ?

— Le lit étroit et creux, les courtines tachées, les chaises en plaqué, la commode je ne sais trop comment, disons, bancale, bref, le décor est inhospitalier au possible. Ne parlons pas de la rue cacophonique. J'ai une curieuse idée de la capitale du Monde Libre. Un mélange de luxe épastrouillant, et puis, ce côté... Comment te fais-tu à cette misère ?

— Je m'y fais très aisément pour \$5.00 par semaine, dit l'aimable fille. Reste quand même avec moi, d'ici à ce que tu t'installes à la Maison Internationale. Tu t'y ennuias moins que toute seule, quelque part ailleurs.

* * *

Trois autres filles, des américaines, partageaient l'appartement.

Elles parlaient de leurs amants, sans rougir, et des hommes qu'elles exploitaient, avec plus ou moins de bonheur.

A les entendre, tout mâle en voulait à leur corps. L'amour n'existait pas pour les intellectuels. Les liens de famille non plus. Le critère de leur conduite ? Leurs sens, uniquement.

J'écoutais ce langage, nouveau pour moi, et ravalai mon mépris. Une artiste doit tout connaître et je voulais éperdument écrire en artiste. Tout pour l'art, telle était ma devise.

Laura Woolcot était pianiste. Elle préparait son concert de début à Town Hall. Elisabeth Jennings, ex-fille de bureau au Daily News, servait parfois de modèle à des peintres. Lorsqu'elle voulait plus d'argent, elle rimait quelques couplets politiques qu'elle vendait au Parti, par l'entremise d'un communiste militant, un des aides de camp du fameux Earl Browder. La troisième, Doris Maggarth, moins classiquement belle que Jennings ou qu'Isaure, mais plus garce, ne disait rien des relations qu'elle avait avec un business man, lequel lui servait une pension appréciable et la couvrait de cadeaux. A part cela, mannequin à ses heures, elle tapissait sa chambre de ses propres photos, et de bouquets offerts par ses admirateurs.

Ces trois bonnes filles montraient beaucoup de patience lorsqu'Isaure déclâmait le rôle d'Ophélie, et quand nos portefeuilles étaient bien plats, Doris exécutait une danse suggestive et puis, de son corsage ou de son bas, faisait surgir un billet de banque grâce auquel nous mangions toutes à notre faim.

Avec mon argent, je m'étais acheté des piles de livres et de cahiers d'Art.

Verve, Minnotaure, transition, tous les auteurs dont on ne parlait pas à Montréal : Rilke, Kafka, Lorca, St. John Perse, E.E. Cummings, T.S. Elliot, Housmann, les Sitwells et Synge. Mes amies m'en firent connaître bien d'autres. Je n'avais pas le temps d'écrire, même des lettres, tellement j'étais pressée de lire, de combler cette affreuse ignorance qui mettait un si grand vide entre moi et les autres.

Mon frère et mes sœurs de Montréal se plaignaient fort de ma désertion. Que m'importait ? Je devais vivre, vite, et savoir le plus possible, le plus rapidement possible.

Beaucoup moins intelligente que moi, Isaure se tirait toujours avec honneur, d'une discussion littéraire ou artistique, comme il y en avait souvent, le soir dans le studio de Laura.

— Le théâtre, le théâtre, le théâtre clamait-elle. Sophocle, Euripide, Aristophane, Shakespeare, Molière et Gœthe. C'est tout. Je me dois d'être intransigeante. Tout le reste m'assassine.

Ce souverain dédain pour le reste, donnait à croire qu'elle le connaissait. Je ne fus pas longue à démasquer cet expédient commode.

Je me souviendrai toujours de mon dernier soir au 709. Dans l'après-midi, on m'avait annoncé qu'une chambre était enfin libre et que je pourrais entrer tout de suite à la Maison Internationale. Je fis mes valises. Après le dîner, nous nous réunîmes chez Laura qui sortit de derrière d'imaginaires fagots, un flacon de vieille bédicotine.

— Si la France est détruite, nous n'en boirons plus, dit-elle.

— Il ne faudrait pas répéter cette phrase devant Daphné, dit sérieusement Doris en fixant son amie.

Isaure dans un coin assise en boule, laquait ses ongles.

— Au fait Corinne, tu auras peut-être une chambre à l'étage de Daphné. Je lui ai demandé de s'en occuper il y a quelques jours.

Jenning en pyjama et pieds nus, improvisait sur le piano des chansons grivoises, s'interrompant pour boire sa bédicotine.

Je me laissais aller à ma torpeur.

Ainsi, bientôt, j'entrerais dans une nouvelle demeure. Plus de cafards, de vocalises matinales, de concierge larmoyante et douce, de repas pris à la pharmacie.

— Qui est Daphné ?

— Une anglaise, une fille extraordinaire, une amie dit Laura.

Car nous habitons toutes à la Maison Internationale, l'an dernier. Nous nous sommes connues là. Nous en eûmes bientôt assez de ce couvent. Tu verras, tu feras comme nous. Daphné a voulu y rester. Son cas est différent.

— Très différent, ajouta Doris.

Je me demandais pourquoi la conversation tout à coup tombait, comme s'il eut été question d'une chose inavouable. Qui était cette Daphné dont le nom prononcé changeait les visages ?

J'allai m'accouder à la fenêtre ouverte. Une brise marine très douce pour ce temps d'équinoxe m'effleurait les cheveux. Les lampes de la rue éclairaient la pierre des édifices vieux.

Et toujours, par les fenêtres ouvertes, ces musiques diverses, ces voix trop vertes, trop drues qui ne se tairaient qu'à dix heures.

— A ta santé Corinne, me dit Laura levant son verre. Tu nous quittes et prise par ton labeur, tu nous verras sans doute moins souvent. Souviens-toi qu'en quelques semaines, tu t'es fait des amies pour la vie et que nous t'accueillerons avec plaisir lorsque...

— Allons, assez de discours, vieille fille, dit Doris. Tiens. J'entends les chinois qui rentrent chez eux.

Jenning tapota un petit air oriental sur le piano.

Ma mélancolie passerait vite. Laura semblait croire à mon travail. Quel serait-il ? N'avions-nous pas toutes la réussite comme idée fixe ?

Le lendemain, je me présentais avec mes bagages et mon inexpérience, devant une grande bâtisse, la Maison Internationale. Levant les yeux, je vis au-dessus du portail cette devise inscrite dans la pierre : « Pour que la Fraternité prévaille ».

Alors, je ne pus m'empêcher de sourire tandis qu'une sorte d'excitation s'emparaît de mon cœur. Je gravis les marches lentement et entrai au bercail.

NELLA MARIEM

(extraits)

Corriveau, le renégat, vient d'apprendre à un humble captif, Toupin, qu'un de ses compagnons, Don Torrès, neveu de cardinal, a été racheté par son oncle moyennant une rançon de cinquante mille écus d'or à l'effigie du Pape.

TOUPIN

— Cinquante mille écus de rançon, l'heureux homme !

CORRIVEAU

— Vous vous en tirerez à meilleur compte.

TOUPIN

— Hélas !

CORRIVEAU

— Voudriez-vous en payer autant ?

TOUPIN

— Je voudrais bien.

CORRIVEAU

— Eh, Seigneur Toupin, vous avez grand cœur !

TOUPIN

— Ayant peu d'écus.

CORRIVEAU

— En auriez-vous davantage ?

TOUPIN

— Je n'éprouverais aucune joie à les donner.

CORRIVEAU

— Que vous êtes bizarre ! Vous vous attristez de ne pouvoir verser une rançon de cinquante mille écus et m'avouez, si vous le pouviez, que vous vous en attristeriez encore. Savez-vous bien ce que vous voulez ?

TOUPIN

— Oui, comme tout le monde, être riche et ne rien déboursier.

CORRIVEAU

— La belle affaire !

TOUPIN

— Mais, comme tout le monde, je suis pauvre et paie quand même.

CORRIVEAU

— Ne payez pas.

TOUPIN

— Eh oui, pour qu'on me coupe la tête !

CORRIVEAU

— On vous la coupera gratuitement.

TOUPIN

— La belle économie !

CORRIVEAU

— Préférez-vous la racheter ?

TOUPIN

— Ma foi, oui.

CORRIVEAU

— On vous la laisse pour une chanson.

TOUPIN

— J'ouvre le bec et vous ramassez le fromage : c'est une vieille chanson.

CORRIVEAU

— Mille écus : on a déjà ramassé mieux.

TOUPIN

— Mille écus me coûtent plus que cinquante mille à Don Torrès.

CORRIVEAU

— Disons autant.

TOUPIN

— Davantage : je paie sans gloire.

CORRIVEAU

— Disons sans vanité.

TOUPIN

— Avec gêne.

CORRIVEAU

— Il n'y a pas d'humiliation à être peu fortuné.

TOUPIN

— Il n'y a aucun plaisir à verser la petite rançon.

CORRIVEAU

— Tous ne peuvent pas se ruiner avec magnificence.

TOUPIN

— Il est tout de même absurde de le faire avec ménagement.

CORRIVEAU

— L'essentiel est de garder sa tête.

TOUPIN

— Oui, mais on la garde avec l'étiquette. Une étiquette de mille écus ne met pas une tête en valeur.

CORRIVEAU

— Vous êtes fier, Seigneur Toupin !

TOUPIN

— Mille écus pour une tête, c'est le prix d'un chapeau.

CORRIVEAU

— Vous ne pouvez donner davantage.

TOUPIN

— Ma tête en vaut une autre.

CORRIVEAU

— Cela se dit.

TOUPIN

— Cela est vrai.

CORRIVEAU

— Pour les philosophes. Nous sommes des commerçants.

TOUPIN

— Fameux commerce que le vôtre ; revendre à un chrétien la tête que Dieu lui a donné !

CORRIVEAU

— Il n'y a rien d'anormal : toutes les sociétés vivent de revendre à leurs membres une existence qu'ils avaient déjà pour rien.

TOUPIN

— Quelle duperie !

CORRIVEAU

— Duperie, je le concède, mais sans laquelle l'homme ne pourrait souffrir sa condition. Il ne peut s'accepter gratuitement, il faut donc qu'il se rachète ; il n'a point d'autre fin. Il dépense sa vie, il se ruine, il meurt pour payer un don gratuit. Et le prix de son rachat est celui de son âme.

TOUPIN

— Justement, je ne veux pas me racheter avec mille écus.

CORRIVEAU

— Le roi de Tunis n'accepte pas d'autre monnaie que l'or. Si vous valez davantage, prouvez-le en donnant davantage.

TOUPIN

— Cela m'est impossible.

CORRIVEAU

— Alors vous valez mille écus. Lorsque nous les aurons reçus, c'est une âme de mille écus que nous vous rendrons.

TOUPIN

— Et si je refusais de les donner ? L'or est la monnaie du Diable.

CORRIVEAU

— Seigneur Toupin, vous vous rachèteriez par votre sang. C'est encore la plus digne rançon.

TOUPIN

— Je ne tiens pas à mourir pour emporter l'estime d'un renégat.

CORRIVEAU

— Vous remporterez donc à votre Eglise une âme de mille écus.

TOUPIN

— Et la tienne, renégat, ton âme ?

CORRIVEAU

— Je ne l'ai pas rachetée. Je l'ai vendue. Elle ne vaut pas un écu.

* * *

TOUPIN

— Tu ne sembles pas fier, renégat !

CORRIVEAU

— Je n'ai pas inventé la sédition, la révolte ni la guerre.

HUNEAULT

— Faut-il être fier pour les inventer ?

CORRIVEAU

— Il ne faut pas être humble. Or j'ai toujours été humble et soumis aux pouvoirs établis. C'est ainsi que je suis devenu musulman.

TOUPIN

— Tu ne nous feras pas croire que tu étais auparavant le plus grand saint des terres chrétiennes !

CORRIVEAU

— Je n'en ai pas la prétention. Je vous l'ai dit : la fierté n'est pas de mon domaine. Je suis né près d'une église ; je me contentais d'y servir la messe. J'étais bel enfant et docile ; je suivais mon curé pas à pas. Tout alla bien jusqu'au jour où, étant d'âge à être instruit, celui-ci me donna à un moine espagnol, grand pourfendeur d'hérétiques, qui était le plus saint homme du monde, mais d'une sainteté un peu inquiète qui le remuait sans cesse. Il m'entraîna au pays basque, puis à Tolède, puis à Rome, d'où, avec la bénédiction du Saint Père, nous nous embarquâmes pour la Terre Sainte. Ah, la belle traversée ! Toutefois elle se gâta complètement le jour même où nous allions entrer à Saint-Jean-d'Acre : un bateau aborde le nôtre, je n'ai pas le temps de me jeter à genoux, toutes les têtes chrétiennes sont coupées sauf la mienne, et je me vois plus mort que vif entouré de farouches musulmans, armés de cimenterres et de mousquets fumants. Ils me font grande impression, je ne doute pas qu'ils représentent le pouvoir établi. « Alli Allah », leur dis-je. Ce qui a l'honneur de leur plaire. Ils sourient, je leur souris ; je suis sauvé.

TOUPIN

— Tu les avais conquis !

CORRIVEAU

— Ils étaient tous polygames et j'avais le charme féminin du jeune homme.

HUNEAULT

— Hum !

TOUPIN

— Hum !

CORRIVEAU

— Non, je ne suis pas fier et ne me fais, messieurs, croyez-m'en, aucune illusion sur ce charme : mes farouches ravisseurs eussent eu sur le bateau toutes leurs femmes que mes attributs n'eussent pu les conquérir et je ne fusse pas devenu quel je suis. Alli Allah, je ne m'en porte pas plus mal ; je me porte un peu mieux qu'occis. Il n'en reste pas moins que je redeviendrais volontiers chrétien.

TOUPIN

— Non !

CORRIVEAU

— Oui.

TOUPIN

— L'effet de la grâce !

HUNEAULT

— Pourquoi pas ?

CORRIVEAU

— Je suis du Poitou, moi, messieurs. J'ignore si un poitevin est indigne de la grâce ; je sais seulement qu'un poitevin musulman, ça ne s'était jamais vu. Que dirait-on chez moi si l'on me voyait revenir dans cet accoutrement ? Allah est grand, je le veux bien, mais je vous jure que je passerais pour fou.

HUNEAULT

— Comptes-tu vraiment revenir en France ?

CORRIVEAU

— Oui, j'y compte bien.

HUNEAULT

— N'es-tu pas heureux ici ?

CORRIVEAU

— Lorsque j'étais enfant de chœur, j'y prenais grand plaisir mais je prévoyais que je ne pourrais pas le prendre toute ma vie. Aussi mon rêve était de devenir sacristain... Non, je ne suis pas malheureux ici. Le roi a eu des bontés pour moi. Je n'attends pas de lui cependant qu'il réalise le rêve de mon enfance.

TOUPIN

— Non, certes.

CORRIVEAU

— Je possède une maison, un jardin, un jet d'eau. C'est le jet d'eau que je préfère. En ville, on me voit comme un pacha ; on me fait des salamalecs et je fais des salamalecs. J'ai trois épouses, deux concubines, quatre servantes. Figurez-vous, messieurs, le nombre de bras que cela donne et le nombre de mains qui me font signe ! Moi, je regarde en l'air, je suis des yeux un papillon, j'entends le jeu d'eau et je pense à l'enfance que j'ai trahie.

JACQUES FERRON



FIGURES DE LA PLUIE

*Il pleut dans le ciel il pleut dans mes jeux d'enfant
Et sur l'épaule soleilleuse des souvenirs
Nos mains cherchent un même appui
Aux clartés abruties de la raison
Un feu renoue impérieux les images de l'amour
Le temps blotti dans mon vaste désir
Tes paroles s'emperlent de rires d'eau
Les figures mélodieuses de la pluie
Mais pourquoi les yeux implorent-ils les miens
Sans phare ni chanson pour se réunir
Ma chair ne sait plus moduler ton appel
Ni mes veines le sang de la terre
Et par delà le geste obsédant de l'espoir
Je dois fuir à jamais le souverain caprice des retours.*

GATIEN LAPOINTE

ÉNIGMES ET PARABOLES

J'eus une jeunesse livrée à d'aimables extravagances. Pieuse et même religieuse jeunesse. Survint l'automne et je n'avais même pas chanté. De cela, certes, je suis très responsable, mais comme je n'ai jamais été ému outre mesure, (le silence est un vêtement si commode !) d'autres que moi, je ne le leur reproche pas, furent gentils. Et j'appris la symphonie des astres et vraiment, j'ai failli croire un jour que ma tête elle-même était un astre. Mais Vénus m'arrêta au passage et me voici de nouveau sur la Terre. Tout est donc pour le mieux.

— — —

Un sage proposait des énigmes à ses disciples. Ils étaient dans une campagne ensoleillée et le sage se tenait parmi ses disciples, leur proposant des énigmes. Et pour chaque énigme résolue, il en trouvait plusieurs autres, de sorte que bientôt, l'un des disciples, irrité, se leva et proposa à son tour une énigme. Et personne ne put la résoudre, car il s'était levé et s'était éloigné d'eux.

— — —

Un homme inventa un jour un dessin d'une étonnante symétrie. Quelques jours plus tard, il inventa le mouvement perpétuel. Mais il ne s'en tint pas là et il prit une épouse. C'est alors qu'il s'aperçut qu'il n'avait en réalité rien inventé.

— — —

« Aime ton prochain comme toi-même », lui fut-il dit. Il s'arma alors d'un fouet et fouetta durement tous ses parents et amis. On ne put rien lui reprocher, car il se fouettait lui-même chaque soir.

Un être d'une grande beauté vécut, il est certain. Fut-il prince ? Ou génie ? Plusieurs le croient, mais il est certain qu'un étrange rassemblement se faisait sur son front et que, par-delà les purs sourcils d'ivoire, l'Extase descendait de son vol de colombe et sa mort se préserve, toute précieuse et parfumée, dans l'âme et le cœur de ceux qu'il aima.

— — —

Il y eut une grande réunion dans le château de l'Invisible et plusieurs fées déclarèrent qu'à leur avis, il n'y avait personne de plus méchant que ce Miroir.

— — —

Je suis né musicien avec le destin étrange d'ordonner toutes choses vers le silence. Un appareil spécial remplace mon ouïe et mes yeux saisissent les commandements de divers mondes harmoniques. Je n'ai d'ailleurs pas reçu de mission spéciale et me considère comme un être tout à fait ordinaire.

— — —

Un homme embrassa un jour une femme avec tant d'ardeur que tout son être fondit. Il ne resta de lui que quelques osselets de la colonne vertébrale. La femme d'ailleurs s'en fit un collier qu'elle porta jusqu'à la mort.

— — —

Un sultan voyageait beaucoup. . . Ainsi il se trouvait parfois dans son propre pays et il lui semblait être ailleurs. Pour remédier à cet inconvénient, il fit poser des pancartes. C'était sans doute la seule chose à faire, mais depuis ce temps, chose étrange, il ne voyage presque plus.

Un homme fut pardonné septante fois sept fois. C'est dire qu'à sa mort, une telle haine s'était amassé en lui qu'il ne put jamais se pardonner lui-même et mourut dans l'iniquité.

La charité ou l'amour faisant des merveilles, une ère de charité survint et régna pendant des générations. Puis une ère de haine survint et enfin, tout rentra dans l'ordre.

Je connais des histoires pathétiques (je ne pourrai jamais tout conter). Ainsi cette vieille fille qui donnait du lait dans une soucoupe à un chat. Et aussi ce monsieur bien mis qui lisait son journal ou plutôt, pardon, il passait sur la rue. Et cette petite fille qui courait et qui s'est arrêtée de courir sous un balcon. Et que de choses encore, que de choses ! Si je le pouvais, je dirais tout ce que j'ai vu, mais chaque fois que j'arrive pour raconter, ma langue s'embrouille. Aussi je ne parle jamais.

C'était vraiment un fou. Il avait cette sagesse dont le seul refuge est l'asile des aliénés. Est-ce qu'il ne faut pas une cage à l'oiseau pour qu'il chante ? Ne chante-t-il pas plus lorsqu'il est dans une cage que ses frères du dehors ? Ainsi cet oiseau rare était dans sa cage appropriée. J'ai dit sagesse sans ironie, car enfin, tout le monde sait bien que les fous ne vivent pas seulement dans les asiles, mais aussi dans les villes. En tout cas, j'ai tenu à apporter ici à mon ami ce témoignage ému de mon estime et de ma sympathie. Si je le pouvais, je prendrais sa place, mais alors qui se chargerait de dire au monde qu'il n'est pas fou ? Je suis humblement reconnaissant au destin de cette mission dont il m'a chargé. Je crois que je suis vraiment

l'homme qui comprend les fous. J'apporte au monde une nouvelle science (celle des savants est trop périmée et ridicule). Je vais démontrer qu'il n'y a personne de fou, sauf les savants. Ils seront bien attrapés.

— — —

Un être hirsute riait. « Voyez, disait-il, je suis beau ». Et, en effet, il se regardait dans l'eau d'une fontaine et celle-ci, légèrement troublée, déformait ses traits en les embellissant.

— — —

La mort étant un phénomène désiré, de merveilleux poissons verts s'agitèrent dans la fièvre sous-marine. Le Bonheur retentit, et je me trouvai, ma foi, assez satisfait de mon nouvel état de vie. — D'autant plus que le sifflet lointain du chemin de fer compléta le paysage.

— — —

L'art contemporain est une merveille de platitude. La science contemporaine est une merveille de stupidité. L'homme contemporain est une merveille d'horlogerie, et la femme contemporaine est une merveille... Une merveille, voilà ! Et tout cela s'appelle le Progrès !

— — —

Je ne sais quand je la reverrai jamais. Le train partit d'une telle vitesse qu'il décrocha toute la gare et l'emporta avec lui. Et maintenant, je regarde l'écriteau et, bien que je me sente en mouvement, je me dis qu'il est impossible de la rencontrer à deux endroits à la fois. Il faudrait que j'en parle au chef de gare, mais comment consulter un homme qui vit selon une logique rigide et immobile, alors que la gare, elle, se déplace avec une telle vitesse ?

Je fis la lecture d'un livre extraordinaire. Pas une page où ne fût imprimé le nom de l'auteur. Pas une seule ligne où n'apparût clairement la physionomie de celui qui l'avait écrite. Je fus renversé d'un tel phénomène et j'allai voir l'auteur pour lui demander s'il y avait là télépathie, vision double ou hallucination quelconque de ma part. Je fus très tôt rassuré par cet homme, un gentleman fort correct d'ailleurs et aimable en tous points, car en l'examinant plus attentivement, je découvris que sa cravate avait une forme singulière, ressemblant presque parfois à un œil. Je n'oserais insister sur ce fait, si je n'avais pu vérifier la couleur très blanche de la chemise portée par ce monsieur. Je dus donc conclure à l'absence extraordinaire de tout appareil ultérieur : nez, tête, menton, etc. « Vous trouverez tout cela dans mes livres, me dit-il en me reconduisant aimablement à la porte. » Je n'ai jamais vu un homme aussi extraordinaire et je vais m'empresse de lire tous ses livres.

JACQUES BILODEAU



L' ANACHORÈTE

*La bonne cigale, perdue
 En ses transports mystiques,
 Au dieu Soleil, au bel Été,
 Chante ses cantiques :
 Ivre d'air sec, ivre de sève,
 Ivre d'aveuglante clarté.
 Mais redoutant pour son âme
 La facile félicité où s'insinue
 L'orgueil subtil,
 Sans relâche elle réprime
 A son flanc désolé
 Son néant toujours frémissant.*

H.-M. ROBILLARD, O.P.
 Luskville, 1947.

TRISTESSE ÉPHÉMÈRE

Petits pleureront
vieux fumeront
et tous seront en deuil

Ils tiennent par habitude
parce qu'ils ne pouvaient
de notre vivant
nous jeter une poignée de terre
en pleine face

Ils vont s'en aller
comme ils sont venus

Nous serons seuls
mon ami
avec nos péchés
et nos mérites
devant Lui

Les enfants questionneront
les femmes se lamenteront sur le seuil
les hommes fumeront
et tous seront en deuil

ALAN HORIC

L'INDIVIDU ET LA VIE

La sagaie a percé l'univers
de l'homme en deux hémisphères.

L'individu se retranche dans l'abstrait,
derrière son monde fragile
arc-bouté à un zénith inaccessible.

Il se débat avec les bassesses
du jour.

Le temps marque ses jalons
sur la tangente vitale.

Il lui faudrait
la chasteté de l'enfant
et la conscience du prêtre
pour rencontrer
Dieu.

ALAN HORIC

AIGLE NOIR

Un aigle noir
au-dessus de ma tête
déploie ses ailes.

Les carnassiers s'agitent.

Suis-je un chameau
ou dromadaire saharien,
un cadavre
dans le sable brûlant ?

Les hommes se traînent
sous un ciel de plomb,
ils sentent la mort.

La vie est une bagatelle,
un cube d'or l'esprit.

Un aigle noir
vole au-dessus de moi,
je l'abats.

ALAN HORIC

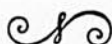
MON MOI

Cosmos effleure mon âme,
avec son souffle haletant,
ma force est fragile
quand dans la spirale du soleil
je cherche mon
moi.

Ma vie s'écoule
dans un gouffre terrestre,
dans l'étreinte du jour,
je filtre les horizons perdus.

Mes pensées sont des oiseaux noirs,
pesantes, fatiguées,
se couchent sur les ruines
de mon être.

ALAN HORIC



D A N S E

*Mes doigts ont dansé
sur l'onde des mers*

*Ils ont plié
ondoyé
balancé
jusqu'au dernier tournoiement*

*Alors ils ont coulé
perdus aux flots
dans leur repos
de danseur acharné*

*Les vagues ont continué
le rythme de leurs pas
lent
marqué
jusqu'à l'accord éternel.*

ESTELLE CARTIER

TRYPTIQUE

NOS YEUX DANS LE VENT

A ma mère.

*Nos yeux vigies au bout des vents
cinglant les phares raillant les escales
oh ! ces récifs de rêves*

assoupis au creux des auges !

*Nos yeux nomades au dos des vents traqués
— comme de lourds baluchons gorgés de sécheresse —
vrillant des chemins vierges
dans les filets d'espaces crevassés.*

*Nos yeux marée qui envahissent le vent
comme une bouffée dévorante de lave
et subliment au tréfonds des mondes boueux
l'argile opaque des aubes abyssales.*

*Nos yeux rivière glissant dans la
brise,
gonflant les urnes des mains broyées.*

FERNAND OUELLETTE

* * *

VOLCAN DE MA SOIF

A M. Raymond Millette.

*O volcan de ma soif !
banté de cieux déchus,
lapi dans les braises comme un fauve rompu :
je ne vois point la ruée brûlante de mon soufle,
mes pures clameurs sont recluses
dans la fosse de mes os,
l'offrande de mes bras s'est muée
en donjon de ténèbres...*

ENFANCE

*O petit bénitier du porche... Cathédrale !
Ma tante déganlait sa longue et froide main.
J'étais jeune et j'avais une face très pâle
Comme un ange tombé d'un grand tableau romain.*

*En silence on faisait la génuflexion
Parmi le chant de l'orgue et les soupirs des femmes.
Elle cherchait au fond d'un vieux sac à rayon,
Un sou qu'elle glissait dans le tronc pour les âmes.*

*Une lampe clignait au fond du sanctuaire
Où Monseigneur lisait la neuvaïne, parfois.
Un peu avant d'îner, la dernière tertiaire
Se bâtaït de finir son chemin de la Croix.*

*A chaque station, son rosaire en suspens
S'agitait doucement dans la pénombre blême.
Pensive j'écoutais s'éteindre dans l'encens,
Le cri sourd d'un enfant qu'on portait au baptême.*

*Le sacristain venait allumer le flambeau
Ma tante remontait grave la grande allée
Et la neige étoilait encore son chapeau
Plein de senteurs de lis et de cire brûlée*

*Et quand on ressortait au son de l'angélus
Chaque soir on croisait le notaire Bonhomme
Qui levait son chapeau melon dans un salut
Et nos pas s'enfonçaient dans les feuilles d'automne.*

JANINE LAJOIE

REVUE DES LIVRES

ALEXANDRE CHENEVERT
— Gabrielle Roy — Roman —
Beauchemin, Montréal, 1954.

Le style et la pensée dans l'œuvre de Gabrielle Roy me rappellent cet essai brillant de Virginia Woolf intitulé « Mr. Bennett¹ and Mrs. Brown », où elle explique pourquoi les romanciers s'intéressent à l'être humain, fut-il en apparence, le plus ordinaire, le moins fait pour « inspirer » ; pourquoi les plus grands romanciers du monde sont ceux qui nous font voir et ressentir tout ce qu'ils veulent, par l'entremise de personnages *vrais*, mais pas nécessairement ressemblants — (ici il y a une nuance que Virginia Woolf fait elle-même entre *real* et *lifelike*, que je traduis peut-être mal). Les personnages imaginaires sont donc d'autant plus réels qu'ils nous forcent à penser non seulement à eux comme à des gens que nous aurions pu rencontrer, mais encore, à toutes sortes de choses, à la guerre, à l'amour, à la foi, à la vie de famille, et cœtera.

Gabrielle Roy a rencontré *Alexandre Chenevert*, qui, à première vue, est un spécimen isolé de son groupe, examiné à travers

1. Le romancier essayiste Arnold Bennett.

une loupe, marqué puis remis en liberté dans son milieu où, dorénavant, la romancière le suivra jusqu'à sa mort afin de nous le décrire avec la plus grande fidélité. Mais il ne s'agit pas ici d'étudier l'homme comme on étudierait les mœurs d'un quelconque coléoptère. Il est vrai que la vie et les mœurs d'un caissier de banque y sont décrites minutieusement, de même que son habitat, que son entourage ; on nous démontre comment il a été en partie conditionné par son enfance, par la classe et surtout par la civilisation à laquelle il appartient. Si *Alexandre Chenevert* n'était que la studieuse analyse qu'on a voulu y voir, il aurait été un bien médiocre sujet de roman. Au contraire, Gabrielle Roy nous a donné une synthèse de l'homme moyen, avec une abondance de détails dont aucun n'est superflu et qui servent à mettre en valeur ce pouvoir d'émerveillement, cette aspiration au divin que nous recevons tous avec la vie.

L'universalité d'*Alexandre Chenevert*, qu'il partage, comme personnage de roman, avec les personnages (ceux de *La Guerre et la Paix*, de *Pride and Prejudice*, de *Madame Bovary* et cœtera) dont parle Virginia Woolf, c'est que par lui, nous nous voyons vivre, nous pre-

nons conscience de cette civilisation dont nous voulons être si fiers, dont le pivot n'est pas ce qu'il est censé être.

À mon avis, l'ouvrage de Gabrielle Roy est un document humain de tout premier ordre, parce que le souci de vérité psychologique est étroitement uni à une charité éblouissante ; je ne connais pas de plus parfait alliage. Toute l'œuvre de Bernanos n'est-elle pas de ce métal ?

Alexandre Chenevert raconte l'histoire sans aventures d'un humble caissier ; l'imagination créatrice et l'orgueil, ces deux puissants mécanismes de défense, lui font totalement défaut. Il sait qu'il ne sortira jamais de sa tristesse mais la tristesse d'autrui l'écrase et le révolte. Sa première et dernière évasion en pleine nature, il la trouvera bonne et puis ne pouvant communiquer aux autres la paix qu'il ressent, elle l'ennuiera. Il est solidaire de tous ceux qui souffrent. Il ressemble à un petit Atlas. Il se croit obligé de porter ce qu'il peut de la misère du monde. Non. Atlas n'est pas le symbole qui convient. *Alexandre Chenevert*, tenez, c'est un peu le Cy-rénéen soulevant un bout de la Croix. Rien ne l'y condamne. Il est porte-faix volontaire. Il se pose tous les grands problèmes de l'humanité ; ainsi le problème du mal et le problème de la justice se présentent avec toute leur dureté à sa très moyenne

intelligence. Il ne les résoudre pas ; ce n'est pas un mystique. Ce n'est qu'un homme de très bonne volonté.

Si le caractère même d'*Alexandre Chenevert* m'a fortement attaché, la façon dont le livre a été écrit m'a également impressionné. Dans son élogieuse critique d'*Alexandre Chenevert*, Robert Kemp dit que le roman l'avait « ému d'une émotion que je ne crois ni sotté, ni facile, ni vulgaire ». Je n'ai donc pas honte de dire que les larmes me montent aux yeux chaque fois que je relis la fin du roman.

J'ai lu *Alexandre Chenevert* plusieurs fois, avec l'esprit de l'écrivain qui cherche à voir comment un autre écrivain « a fait ça ». J'en sors, si on peut ainsi s'exprimer, avec la conviction que Gabrielle Roy est une grande artiste et qu'il me reste encore tout à apprendre.

Andrée MAILLET

* * *

VISAGES DE L'HOMME —
Jean Sarrazin — Beauchemin,
Montréal, 1954.

Les plus belles causeries que Jean Sarrazin a fait pour Radio-Collège, sous la rubrique *Géographie humaine* et intitulées *Visages de l'homme*, ont été réunies sous ce même titre en un volume de près de trois cent soixante-dix pages. Combien je regrette de n'avoir pu écouter ces

histoires merveilleuses montrant l'homme sous ses traits les plus divers et les plus marquants. Ces récits, où l'érudition et la poésie sont tissées comme en une précieuse étoffe, le fil d'or et le fil de soie, je les aurais lu avec un plaisir double.

Marcel Rioux, qui est, si je ne m'abuse, un ethnographe réputé, dit à Jean Sarrazin, dans une excellente lettre-préface, que son humanisme est moraliste. « Vous prenez parti pour l'homme, quel qu'il soit, où qu'il vive. Vous savez voir la beauté, la joie, la souffrance, où qu'elles habitent. La couleur de la peau, les yeux bridés, les langues aux sonorités étranges, loin de vous repousser, vous attirent, car vous comprenez que ce qui fait la richesse de l'humanité c'est sa diversité, son polymorphisme ». Et plus loin... « Quand le résultat s'appelle *Visages de l'homme*, on ne peut qu'applaudir à cet effort de synthèse entre science, art et morale ».

Jean Sarrazin a certes le pouvoir de nous communiquer son esprit libéral. Il est tout le contraire d'Alceste. L'ami du genre humain est bien son fait ; ce qu'il exprime clairement dans un avant-propos où la passion et l'humilité du chercheur sont partout présentes. Au terme « de ce long voyage parmi les peuples », dit-il, « peut-être (...) suis-je moi-même différent de ce que j'étais au départ. L'oblige-

tion de dire honnêtement la vérité sur ce que je voyais ou ce que je savais, m'a peut-être davantage pénétré de compréhension, débarrassé de préjugés, ouvert l'esprit sur ce qui fait la valeur réelle et bien humble de la vie : je crois maintenant que la grande aventure pour l'homme, c'est de construire sa maison ». Tout en l'homme le fascine. Le Coréen derrière ses paravents de papier peint, le Juif d'Israël fertilisant le désert, la Roumaine, héroïne de légende, le Pygmée mangeur de punaises de bois, que saint Thomas d'Aquin identifie paraît-il, à un singe. « L'obligation de dire honnêtement la vérité sur ce que je voyais, ou ce que je savais », dit Jean Sarrazin. Seul, l'écrivain qui se sent ainsi obligé peut atteindre la grandeur. Passons. Et l'on sent bien que si Jean Sarrazin a, par exemple dans son chapitre sur l'Ethiopie, évoqué avec une extraordinaire couleur, avec puissance, l'atroce supplice de la mort par la mousseline, et que si, plus loin, il raconte avec des précisions qui ne peuvent être qu'exactes, l'avènement de ce montre le négus Haïle Sélassié, c'est que l'horreur qu'il a de la cruauté, ne lui permet pas d'accorder la moindre attention à certaines tolérances dites politiques. Rien ne justifie la mort de l'homme par l'homme.

Ecrits spécialement pour la radio, et abreuvés aux sources de

la documentation la plus sérieuse, *Visages de l'homme*, livre magnifique dans toute l'acceptation du mot, prouve aussi qu'il peut y avoir un bon style radiophonique, qu'on peut écrire pour être entendu par « la masse » tout en demeurant littéraire, intelligible, raffiné. Avec *Visages de l'homme*, Jean Sarrazin nous donne à la fois une leçon, un exemple et une orientation.

Charles Daudelin a fait quelques dessins, les uns bizarres et amusants, les autres surtout bizarres, pour illustrer ce beau livre.

Andrée MAILLET

* * *

LE DIT DE L'ENFANT MORT — Gabriel Charpentier — Pierre Seghers, Paris, 1954.

Gabriel Charpentier, dont le verbe est pourtant bien français, se distingue des autres poètes français que je connais par le climat où vivent ses poèmes, un climat particulier aux poètes des Iles Britanniques. Ceux-ci pour la plupart, me semble-t-il, ont en commun une certaine imprécision intellectuelle, tout concept étant expérimenté par l'intuition, tout image en mouvement, ou encore vue à travers un verre d'eau ou un brouillard plus ou moins léger. Leurs mots évoquent des choses et des êtres jamais nommés, comme si chaque poème dégageait un ecto-

plasma et s'accompagnait d'une musique mystérieuse qui pourrait tuer ou enchanter qui l'entendrait vraiment. Je pense que la poésie anglaise (et irlandaise, écossaise, galloise) a plus qu'aucune autre ce pouvoir d'invoquer l'irréel et de projeter l'objet avec ses trois dimensions, spirituelle, sensorielle et psychique. Pour faire plaisir aux gens qui ont besoin, pour le comprendre, qu'un écrivain soit comparé à d'autres, je dirais que Charpentier ressemble à William Blake et à James Joyce, par exemple, à Yeats aussi. Si Gabriel Charpentier me rappelle un grand nombre de poètes anglo-saxons et celtiques, je ne veux pas du tout dire qu'il les a traduits ou copiés mais qu'il me paraît appartenir à leur famille par la sensibilité et par cette qualité de médium extra-lucide qu'il partage avec eux. Il n'a pas pesé chaque vers et ajouté un mot, ici ou là, pour faire l'appoint ; ni volontaire, ni cérébrale, sa poésie envoûte, dispose à la rêverie, permet à qui la lit de lui donner son interprétation personnelle, comme on peut aimer un prélude, le trouver triste ou gai, sans savoir s'il y a ou non cinq bémols à la clé.

Le Dit de l'Enfant Mort me fait l'impression d'avoir été écrit du premier jet, dans un état de transe qui ne devait rien aux expédients dont se servait Rimbaud et dans la joie que procure

toute création libre et spontanée. L'œuvre écrite de cette manière par un être doué sonne toujours juste.

Gabriel Charpentier est de ceux qui pensent avec leurs mains, leurs yeux, leurs oreilles. Il y a plus de saine et de vraie sensualité dans *Le Dit de l'Enfant Mort* que dans moult pièces qu'on a lues récemment où il est beaucoup trop question d'amant, de maîtresse, de chair, de baisers.

Gabriel Charpentier a évidemment subi des influences, comme tout être vraiment sensible. A mon avis, il a été très fortement influencé par sa vie familiale, par l'amour qu'il porte à ses enfants, par la campagne, par la musique. Comme poète canadien-français il ne doit absolument rien à notre littérature, et beaucoup à notre nature. On a prétendu qu'il imitait Saint-Denis Garneau. Rien n'est plus faux. La majeure partie des jeunes poètes d'aujourd'hui, quoi qu'ils professent, pour être à la mode et faire plaisir à certains critiques, doivent beaucoup à Saint-Denis Garneau, ne l'ont pas lu, ou en ont lu deux ou trois poèmes ; ils écrivaient d'une manière bien à eux avant d'en avoir même entendu parler. Après cette digression qui est une petite mise-au-point sur laquelle on pourrait revenir, j'ajoute que Gabriel Charpentier a publié à date trois recueils de poésie,

en France, dont deux chez Pierre Seghers. Il n'est donc pas un débutant. Et le serait-il qu'il n'en demeurerait pas moins un très authentique poète, un de ceux qui nous a le plus donné et dont nous espérons le plus.

Andrée MAILLET

* * *

DES JOURS ET DES JOURS
— Luc Perrier — Collection
« Les Matinaux » — Les Editions de l'Hexagone — Montréal, 1954.

Mélancolie, fraîcheur des images, voilà ce qui semble flotter à la surface de cette plaquette d'une trentaine de pages. Dès qu'on la sonde, c'est-à-dire quand on l'a relue une dizaine de fois, comme il faut toujours faire d'ailleurs pour pouvoir parler poésie sans que le linotypiste y reconnaisse les phrases qu'il aligne à longueur d'année, dès qu'on la sonde, dis-je, on mesure une profondeur qui est celle des eaux dormantes. Dans sa mélancolie, Luc Perrier n'a mis nulle amertume. Tantôt marche, tantôt élégie, tantôt berceuse, les poèmes *Des jours et des jours* reflètent une même inspiration — un besoin vital de se solidariser avec celui qui passe et souffre autant que soi, et peut-être, qui est aussi seul. Ce n'est pas le vague à l'âme, cela. C'est la vraie chanson du poète, celle qui touche tout le monde, celle

qu'on peut se répéter intérieurement en pensant que celui qui l'a écrite est un ami ; parce que le vrai poète ne vit pas qu'en lui-même mais parle pour ceux qui ne savent pas parler.

« *Y avait un oiseau
dans ton cœur
un oiseau qui portait
le monde sur ses ailes* »

écrit Luc Perrier.

Le poète, en vérité, est un oiseau qui porte le monde sur ses ailes.

Andrée MAILLET

* * *

JOURNAL — Saint-Denys
Garneau — Montréal, Beauchemin, 1954.

Ce *Journal*, d'un jeune poète canadien-français mort prématurément, ne correspond qu'à quatre années (1935-1939) de la vie tourmentée de son auteur, et encore, d'une manière sporadique et bien incomplète. Cela explique la longue préface de M. Gilles Marcotte. Cette préface devait sans doute être le guide du lecteur, c'était sa principale justification. Jusqu'à quel point réussit-elle ? Il semble que M. Marcotte, volontairement ou non, ait voulu éviter le fond du problème en se lançant dans une « rationalisation » compliquée rendue plus ardue par un style qui n'a rien de simple ni de clair, de sorte que le lecteur aborde le *Journal*, non pas « préparé »

mais dans une certaine confusion...

Le *Journal* n'est pas un vrai journal, comme le souligne l'avertissement, mais un cahier dans lequel S.D.G. écrit de la littérature d'évasion. (Essai instinctif d'auto-thérapie, infructueux faute de direction.) Ce n'est pas davantage une œuvre littéraire ; quelques pages seulement atteignent au niveau du « brouillon prometteur ». C'est cependant un document psychologique précieux, d'un intérêt grandement limité au « cas » S.D.G., mais réel si on a le courage de lire attentivement et jusqu'au bout.

On trouve, dans les premières pages surtout, beaucoup d'impressions secondaires, superficielles : belle musique de celui-ci, ceci de cela... Tant qu'il le peut, l'auteur évite de s'engager, il ruse, il fabrique, il se fuit, il se ment. Cette impression de « mentir », lorsqu'il exprime autre chose que son mal, est un premier symptôme de la division psychologique qui s'introduit déjà. Il se trahit cependant dans son œuvre littéraire. Si la publication de ses poèmes le bouleverse tant, c'est qu'il craint d'être découvert, comme il l'analyse d'ailleurs avec une intuition (*insight*) remarquable, dans ces œuvres dont le contrôle lui échappe (comme toute création artistique échappe en quelque sorte à son auteur et livre de lui plus qu'il croyait y

avoir mis.) Il a tort de s'énerver, sommes-nous tenté de penser, car il ne vit pas dans un milieu attentif, susceptible de découvrir quoi que ce soit. Mais S.D.G. n'était pas cynique, cela l'eût peut-être sauvé, comme tant d'autres. Il était, au contraire, terriblement grave et cela donne à son drame une grandeur morale émouvante.

Nous sommes donc en présence d'un jeune homme très doué en butte à une névrose paralysante et peut-être à une maladie plus grave. C'est un cas classique : celui du garçon intelligent que la maladie surprend à un âge particulièrement sensible, qui interrompt ses études (première erreur), qui ne semble pas, par ailleurs, avoir jamais eu le souci de gagner sa vie et qui mijote, à part les autres, dans une ambiance bourgeoise. Blocage de l'émotivité au stade de l'adolescence avec tout ce que cela implique, sentiment de culpabilité lié à cet arrêt du développement affectif, impression d'être en marge, de ne pouvoir communiquer.

C'est à son insu, dans ce qu'il croit être des « esquisses » de roman ou de poèmes, qu'il se livre. Certaines pages ne sont pas indignes de Dostoïevski (pp. 69, 74, 105-106 : description qui rappelle les tableaux de Salvator Dali). Par moments nous « voyons » la personnalité se dédoubler (*split*) littéralement... (p. III

encore : « Ses yeux inquiets s'ouvraient comme l'ouverture de la caverne ». Toujours les yeux qui reviennent, souvent interprétés comme des *vides*.) L'agressivité des thèmes : destruction (p. 112), imposture (p. 114) ; cette impression de mentir, de ne pas être ce que les autres voient, blocage de l'affectivité, impuissance à communiquer (« Ainsi il prêtait des disques et des livres. C'était sa seule façon de pouvoir communiquer avec ceux qu'il estimait », p. 201). Sa lucidité est implacable. (« La prière, qui est une voie pour aller à Dieu devient souvent, en notre usage, une façon de se débarrasser de Dieu », p. 217.) Ainsi, sa tentative d'évasion mystique, il la juge presque au départ. Il n'échappe jamais à ce regard intérieur qui le détruit. Il y a des lignes, d'un tragique atroce, qui rappelle bien involontairement certain poème de Lautréamont. (Que mon épine dorsale est un tronc, etc., p. 218, et « ...il sent que des êtres sont là, armés de haches qui l'ébranchent », p. 239.) Encore ces pages extrêmement révélatrices qui commencent par « le mauvais pauvre va parmi vous avec son regard en dessous » (p. 232 et ss.).

Il y a certes, dans ce *Journal*, des passages qui témoignent de certaines rémissions de la maladie, et cela nous vaut un jugement sur le nationalisme, quelques considérations sur la

beauté, l'amour, le sexe, qui nous permettent de déceler, chez S. D.G., une grande profondeur d'esprit. Cela nous fait regretter davantage, s'il se peut, et sa fin prématurée, et l'impuissance des témoins de sa vie à l'assister dans sa lutte.

Le passage de ce jeune homme parmi nous n'aura sans doute pas été vain. Il a essayé de nous dire quelque chose et a, jusqu'à un certain point, échoué. Mais cet échec n'est pas définitif. Il y a d'abord sa poésie qui lui survit et qui commence à être lue. Il y aura aussi, espérons-le, quelqu'un pour se pencher avec sympathie, et en même temps dans un esprit vraiment scientifique, sur ses poèmes, son journal, sa correspondance et ses manuscrits inédits, et tenter, par ce travail, de reconstituer son drame intérieur et nous livrer son message en entier.

Françoise M. LAVIGNE

* * *

LES OPINIATRES — Léo-Paul Desrosiers — Roman — Collection du Nénuphar, Fides, Montréal, 1954.

C'est une grande qualité pour une préface que d'être courte. Celle de Jean-Noël Tremblay présentant cette réédition des *Opiniâtres* aurait pu avoir six pages de plus sans nous ennuyer, tellement elle est bien écrite. Bien écrite, mais inexacte quant à ce

qu'elle entend présenter. Le roman de monsieur Desrosiers *Les Opiniâtres* n'est qu'un feuilleton historique, pas le moins du monde représentatif des « heures héroïques »¹ de nos lettres. L'époque héroïque de la littérature canadienne, c'est Laure Conant, ou bien c'est celle que nous vivons maintenant. Et je crois bien que nous la vivons maintenant. Jean-Noël Tremblay le croit peut-être aussi: il souligne en passant (mais il aurait pu appuyer) certains aspects de la crise que traverse le Canada français littéraire. « (...) souci exagéré du dépassement, la crainte superstitieuse de verser dans le régionalisme étroit, la recherche maladroite d'une psychologie de déraciné » qui « menacent d'éloigner les auteurs canadiens-français du fonds naturel, de la terre nourricière, de ce climat seul capable de faire surgir des œuvres vraies, celles qui, germées dans un milieu immédiat, atteignent par là même et en raison des énergies qu'elles en retirent, l'universel ». Cela est bien dit, toutefois, on sent le besoin de préciser.

Si par « souci exagéré du dépassement » Jean-Noël Tremblay veut dire « souci exagéré de l'effet bœuf à produire sur la critique », je suis pleinement d'accord avec lui. Car nous savons bien, tous, que le souci de

1. Jean-Noël Tremblay, dans sa préface.

dépassement n'est pas une de nos qualités marquantes, et l'oiseau rare qui en serait nanti aurait tort de ne pas l'exagérer. Je suppose également que par « fonds naturel », Jean-Noël Tremblay entend le fonds naturel particulier à chaque écrivain, sa personnalité, tout ce qui a contribué à faire de lui un individu poussé d'une manière irrésistible à s'exprimer par la chose écrite. En ce cas, il a bien raison de prôner un retour au « fonds naturel ». Claude-Henri Grignon pour *Un homme et son péché*, Germaine Guévremont pour *Le Survenant*, deux romans situés à la campagne mais pas plus régionalistes pour cela qu'*Un cœur simple* de Flaubert, Gabrielle Roy pour *Alexandre Chenevert* et Yves Thériault pour *Aaron*, ont vraisemblablement puisé dans leur « fond naturel » et fait surgir des « œuvres vraies », atteignant l'universel. La pureté de leurs intentions semble évidente.

Ce qui caractérise le moment difficile que nous vivons, aujourd'hui, c'est le manque de probité intellectuelle. Au lieu de regarder la vie avec ses propres yeux, d'écrire selon son propre tempérament, ou encore, en toute honnêteté, de se taire quand il apparaît clairement qu'il n'y a rien de vrai à sortir de soi (absence de don ou bien inhibition), on veut imiter Camus, Mauriac et cœtera, faire *noir*, montrer qu'on a, nous aussi, conscience de ce

qui se passe. C'est à qui brasserait le plus de mots, sans qu'il en reste quoique ce soit, pour se faire un nom de penseur ; il y a aussi le clan de ceux qui emploient un minimum de mots, choisis pour leur prétendue force, avec l'espoir de vouloir dire tout ; on appelle ça « économie de moyen » et « densité » ; ainsi habille-t-on l'impuissance. Le résultat de ces efforts a donné *Le gouffre a toujours soif* d'André Giroux, *Terres Stériles* de Jean Filiatrault, pour n'en nommer que deux du clan « économie de moyen », devoirs d'écoliers bien appliqués, et, antérieurement *La fin des Songes* de Robert Elie, où le fatras analytique et la prétention atteignent au sublime, ce dernier roman, faux de la première à la dernière ligne, appartenant à la catégorie de ceux qui veulent absolument « penser ». Quand on a la préparation et l'intelligence lucide d'un Jacques Lavigne, on peut justement prétendre à faire réfléchir, à sustenter les esprits. Quand on a le sens de l'observation et le cœur de Gabrielle Roy, on peut justement prétendre à faire voir et aimer son prochain. Et quand le don, le tempérament et la puissance de travail, et le souci d'un travail bien fait s'allient aux mérites d'un Jacques Lavigne, d'une Gabrielle Roy, d'une Germaine Guévremont, et d'un très petit nombre d'autres dont les noms ne me viennent pas

immédiatement à la pensée, je me laisse aller sans réserve aucune, à une juste admiration. Ces écrivains-là n'ont pas besoin de cliques pour les soutenir, ni de claques pour assouvir leur légitime soif d'éloges. Leurs égaux les ont reconnus et leur ont fait une place au premier rang. Que leur chaut l'appréciation désinvolte d'un petit gratouilleur? Non. La solitude, la mesquinerie, l'obscurité ne sont pas qualités littéraires. Et l'ambition de qui tient une plume n'en fera jamais un romancier, s'il n'a que ça. Je suppose qu'il y a un millier de personnes qui écrivent, aujourd'hui, dans la Province de Québec. Quiconque écrit, fut-ce sur les différentes méthodes de planter les navets, se croit écrivain. Or, de vrais écrivains, il n'y en a peut-être pas cinquante.

Comment les plus drus d'entre les jeunes parviendront à évincer les éteignoirs qu'on leur a préparé depuis longtemps, c'est là une question bien passionnante. Voilà, entre autre chose, ce que m'a inspirée la préface de Jean-Noël Tremblay. Je ne doute pas une minute de sa sincérité, mais vraiment, il écrit trop bien pour perdre son temps à de pareilles affaires. Pour en revenir à l'honorable feuilleton de monsieur Desrosiers, j'y ai cherché en vain la psychologie que, paraît-il, la critique y a reconnu d'emblée. Je préfère de beaucoup, à ce portrait agréablement colorié de nos premiers colons, ce que nous en apprend Robert de Roquebrune dans ses remarquables mais trop rares études et romans, bien appuyés sur notre histoire.

Andrée MAILLET

RETOUR

*Une échelle,
Une porte.
Quelques briques bien chaudes.
Un peu de terre, un toit...
Ce nid pour des pigeons,
Tout près, un arbre vert
Dans un ciel bleu et rose...
C'était là ma maison
Et tu l'as démolie.*

*Tu voulais le progrès,
C'est la force des choses.
Malheureux, qu'as-tu fait?
Une âme, enseveli.*

RACHEL LAURENDEAU

PENDANT LE DINER À MADAME DONALDA

par

E. FABRE-SURVEYER
de la Société Royale

Le 6 mai avait lieu, dans la salle de bal du Ritz-Carlton, un grand dîner donné en l'honneur de madame Pauline Donalda. Il s'agissait de la féliciter du doctorat en musique que l'Université McGill doit lui conférer, et de commémorer le cinquantième de ses débuts dans « Mannon » à l'opéra de Nice. (Je l'ai entendue le premier juillet suivant, à Londres).

Ce dîner qui avait attiré plus de cent convives, réunissait à sa table d'honneur, sous la présidence de M. John T. Hackett, c.r., des Concerts Symphoniques, les présidents de nos deux Universités, et des personnalités du dehors, telles que le chef d'orchestre Emil Cooper, Edward Johnson, autrefois directeur de l'opéra de New York, et maintenant à la tête du conservatoire de Toronto, Olin Downes, le critique musical du *New York Times*, et autres.

Il y eut des discours, naturellement. Ils furent excellents, si

l'on en juge par les applaudissements et les rires qu'ils provoquèrent. Pour moi, j'avoue n'avoir pu les entendre. J'étais assez mal placé dans la salle, et mon appareil acoustique refusait de fonctionner. Les verres de lunettes sont fidèles : les batteries acoustiques sont inconstantes et décevantes.

Ne pouvant suivre les discours, je me mis à songer à ce que j'aurais voulu dire si j'avais été appelé à parler. Ceci m'a plongé dans le passé, et m'a tenu occupé :

« *And the thoughts of youth are long, long thoughts.* »

Me reportant au temps de ma jeunesse, je constate qu'au siècle dernier, les femmes, sauf les dames du *Ladies Morning Musical Club* dont je reparlerai, ont pris peu de part à notre développement artistique. Après l'extinction du *Mendelssohn Choir*, que dirigeait M. Gould, dont la fille, madame Jacquays, était assise

à ma table l'autre soir, le grand animateur fut Guillaume Couture. Professeur de chant, maître de chapelle, directeur des concerts qui se donnaient, le dimanche après-midi, à la salle Windsor (entrée des Cyprès), monteur d'opérettes (le soir de ma sortie du collège, j'allais à l'Académie de Musique entendre « *The Gondoliers* »), compositeur, (son *Jean le Précurseur* fut donné après sa mort), il fut surtout, au point de vue musical, directeur de la Société philharmonique, qui donnait tous les ans « *Le Messie* » (dont Couture a fait une messe) et des opéras et oratorios dont le secrétaire de la société, M. Arthur Browning, dans la « *Gazette* », a signalé récemment le quatre-vingt-quinzième anniversaire, pourrait nous faire la liste. Je n'oublie pas cette parole d'un de mes voisins dans le chœur de la Philharmonique, Ernest J. Chambers, qui devint huissier de la verge noire à Ottawa : « *It will be a cold day for Montreal when Couture departs!* »

Puis, au commencement du siècle, nous eûmes, pendant quelques années, la troupe d'opéra de Montréal, financée par le général Meighen, et recrutée par mon ami Albert Clerk Jeannotte. Elle nous procura de bien belles soirées, mais la perte financière, pour le général Meighen, fut, dit-on, de trente mille dollars.

C'est après cet échec que les femmes entrèrent en scène.

Fondatrice de l'*Opéra Guild*, madame Donalda, dont je n'entreprendrai pas l'éloge après les orateurs du 6 mai, nous donne chaque année, depuis quinze ans, un opéra superbement monté !

A côté d'elle on peut placer madame Athanase David, qui nous valut les Concerts Symphoniques et les Festivals de Montréal.

Nommons Miss Ethel Stark, qui fonda un orchestre composé exclusivement de femmes, et qui a déjà atteint une haute perfection.

Enfin, si nous sortons un peu de la musique pour nous occuper de l'art en général, madame Hector Perrier a créé « *Les Amis de l'Art* », institution qui donne à la jeunesse une éducation artistique dont leurs prédécesseurs ont été privés.

Il ne serait pas juste d'oublier mademoiselle Sarah Fisher qui, dans les concerts qu'elle organise, a pu faire connaître un bon nombre de nos artistes en herbe.

Un mot, maintenant, de celles qui ne sont plus. Ce n'est pas seulement la musique, mais l'art tout entier qui a bénéficié du retour à Montréal, après une assez longue absence, de Martha Allan. Elle mit au service de ses concitoyens, en fondant le *Montreal Repertory Theatre*, sa situation

financière et mondaine, son talent et toute son énergie. La quasi-impossibilité de se procurer une salle de théâtre ne l'a pas rebutée un instant. Un moment, elle espéra que la fusion, de par la loi, des églises persbytérienne et méthodiste, pourrait lui procurer, comme à Ottawa, une église abandonnée. Hélas ! à mesure que les églises se fermaient, les taxes municipales montaient comme une soupe au lait, et il se passa des années avant que les Compagnons pussent utiliser un de ces édifices. Miss Allan avait enfin trouvé une salle de danse, à laquelle elle avait ajouté une bibliothèque, et une collection de programmes et de photographies d'artistes. Hélas ! un incendie dévora tout cela, et la perte fut irréparable. Heureusement Miss Allan ne vécut pas pour connaître ce triste événement. Depuis lors, les acteurs jouent dans une salle d'école, à Notre-Dame-de-Grâce, et on peut constater que la salle incendiée serait maintenant trop petite pour contenir les auditeurs.

Nommons maintenant madame Arthur Léger. Pianiste distinguée, patronne des artistes, elle s'est identifiée, pendant des années avec le « *Ladies Morning Musical Club* », que j'ai déjà mentionné. Cette association, déjà ancienne, donne tous les hivers d'admirables concerts, et a fondé un grand nombre de bourses au bénéfice de nos jeunes artistes.

Une association féminine du même genre, qui n'eut qu'une durée éphémère, fut le « *Delphic Music Study Club* » qui distribua aussi des bourses. Ce Club donnait, dans le salon du Prince de Galles de l'hôtel Windsor, des déjeuners suivis d'un concert ou d'une causerie. On me demanda un jour d'y parler, et on me proposa comme sujet : « *Music as civic force* ». Comme je me récusais, on offrit de me faire documenter de New York. Heureusement, les documents n'arrivèrent pas à temps, et l'on dut se contenter d'une quasi-improvisation sur les salles de concert de ma jeunesse. Ce n'est d'ailleurs pas de cela que le Club est mort.

Enfin, dans le même ordre d'idées, nous avons depuis une douzaine d'années, *Pro musica*, dont les animatrices que je connais sont mesdames Constant Gendreau et Martine Hébert Duguay. Cette association fait entendre de la belle musique à nos compatriotes, que l'on ne voyait guère aux grands concerts d'il y a cinquante ans.

Je m'en voudrais de ne pas mentionner une autre association féminine, « *La Société d'Etudes et Conférences* » dont je connais peu les activités, mais qui a présenté à son public des conférences remarquables.

Passons à la peinture. C'est une réfugiée, madame Norman

Bohn, Française habitant Londres, qui nous a procuré, pendant la guerre, une merveilleuse exposition de tableaux de maîtres, empruntés à divers musées. Elle a trouvé d'admirables collaboratrices dans mesdames Joseph Edouard Perreault, O.B.E., et Cecil MacDougall, qui, fidèle à son amour de l'art, était l'autre soir au dîner Donalda. Sans le succès de cette exposition, nous n'aurions peut-être pas celle qui est actuellement ouverte et qui groupe, à côté des œuvres de maîtres de nos musées, des tableaux empruntés à des collections particulières dont le Canada, et Montréal en particulier, est si fier. (Qui nous rendra, au complet, la collection Van Horne?).

N'oublions pas la « *Woman's Art Association* » et sa présidente, madame R.M. Mitchell. Là aussi, on parle d'art et on en entend parler...

Minuit sonna. Les orateurs se turent. Mes souvenirs se figèrent. Il m'en reste cette pensée : « Où serait aujourd'hui l'art, à Montréal, si les dames ne s'en étaient occupées? »

J'écris ici des souvenirs, non de la petite histoire, qui demande des précisions. Je n'ai fait appel qu'à ma mémoire, sans chercher ailleurs. Si j'ai oublié des noms, je m'en excuse. J'ai tenu surtout à signaler, au point de vue artistique, l'apport des dames de Montréal.

SUR LA MORT DE LA PRINCESSE URANIE

Mort cruelle, infâmie !
 De quel droit osez-vous
 Trancher le cours si doux
 D'une si belle vie ?
 Ah ! plutôt frappez-nous,
 Serve, et domptez l'envie
 Qui vous a fait, impie,
 Porter si haut vos coups...
 — Je suis, dit la Mort blême,
 D'assez haut rang moi-même,
 Et le froid que je mets
 Dans le creux de leurs veines
 Devrait apprendre aux reines
 Qui sont maître et sujets... »

HYACINTHE-MARIE ROBILLARD, O.P

SOUVENIRS

(suite)

par

HENRIETTE TASSÉ

Lors du carnaval de 1887, j'allai à un bal costumé, à l'hôtel Windsor, où ma cousine germane, Blanche Lionais, femme d'une beauté remarquable, gagna le premier prix avec un costume d'Iroquoise, qu'elle avait fait confectionner par les Iroquoises de Caughnawaga. C'était ce bal qui clôturait le carnaval.

Nos hivers, qui étaient alors bien plus rigoureux (si nous exceptons l'hiver 1954) permettaient de construire un palais de glace. Le soir, il était tout illuminé ; c'était féérique : les clubs de raquetteurs attaquaient et défendaient ce palais et cela se terminait par un feu d'artifice dont les fusées étaient lancées du palais.

Il y avait aussi la parade des beaux équipages et l'on avait demandé à ma mère et à moi de parader avec les autres. Maman conduisait sa paire de chevaux et moi ma sleigh russe, beaucoup plus haute que les sleighs ordinaires ; elle était peinte en rouge vif, le devant était ajouré et en

forme de raquettes, les peaux étaient de loups crèmes avec leurs queues, ce qui faisait grand effet. En arrière, il y avait un petit siège où se tenait le cocher en livrée.

Mon oncle Jacques de Martigny, qui avait épousé la sœur de maman (ma tante avait épousé en premières noccs un monsieur François-Xavier Lefavre, de Québec), m'a dit que lorsque maman passait dans la rue St-Jacques et dans la rue Notre-Dame conduisant sa paire de chevaux, les hommes sortaient de leurs bureaux, car maman passait pour l'une des plus belles femmes de de Montréal. Elle était une beauté blonde ; sa sœur qui était religieuse de la Congrégation Notre-Dame était châtain et ma tante de Martigny, elle, était une beauté brune. Ma grand'mère maternelle était écossaise ; son père, nommé Mason, venait d'Ecosse et avait épousé la sœur de Mgr Turgeon, archevêque de Québec. On dit que ce mélange de race engendre la beauté...

Un jour, maman vint me voir au couvent d'Hochelaga portant un costume tailleur brun, un grand chapeau de la même couleur, orné d'un oiseau de paradis jaune. Cette vision s'est à jamais gravée dans ma mémoire. Maman ressemblait aux femmes peintes par le portraitiste anglais Gainsborough. Lorsqu'elle mourut à l'Hôtel-Dieu, une religieuse me dit : « Nous n'avons jamais soigné même un enfant ayant la peau si blanche. » Pourtant, elle était âgée de 62 ans.

Jeune fille, ma mère a connu Joseph Marmette, Arthur Buies, Gérin Lajoie, Sir Etienne Parent, notre philosophe, Hector Fabre, qui fut Commissaire général à Paris, Benjamin Sulte, qui fut le parrain de l'un de mes frères et Faucher de Saint-Maurice, qui avait épousé une Berthelot.

Lors de l'inauguration du pont Victoria, en 1860, par le prince de Galles, plus tard roi sous le nom d'Edouard VII, maman fut invitée au bal donné en son honneur. Elle m'a raconté qu'une jeune fille ayant refusé de danser une valse avec le prince parce que cette danse était alors défendue, le prince lui envoya une médaille frappée à son effigie, dès son retour en Angleterre, pour lui prouver son admiration pour sa fidélité à ses principes.

Le lendemain du bal on vendit toute la vaisselle, les cristaux et l'argenterie qui était sur la table

où le prince avait réveillé. Mon grand-père Berthelot acheta entre autres choses douze assiettes en verre taillé. J'en possède deux, le reste a été partagé entre les autres membres de la famille.

*
* *

La famille passa une belle saison à la mine d'amiante de Black Lake dont mon père fut le pionnier. Lorsqu'il l'acheta, ce n'était qu'un rocher-désert. L'année suivante, il avait dépensé pour \$250,000 de machineries, fait percer des cavités d'une centaine de pieds de profondeur sur autant de largeur, construit notre maison, une autre pour les mineurs célibataires qui avaient leur propre cuisinier, des maisons pour les contremaitres mariés, une forge, une boulangerie, une ligne de chemin de fer qui conduisait à la gare et tout était éclairé à l'électricité, les chemins comme les maisons.

Notre cuisinier, un Français, sortit un matin de sa chambre, criant : « Le sang coule à travers le plafond, il y a un meurtre de commis. » Comme mon père était absent et que maman, le comptable — un Anglais — ainsi que sa femme, mon oncle Louis Berthelot et ma tante ne pouvaient voir le sang, je me rendis, malgré mes quinze ans, à la chambre de la femme du forgeron

d'où venait le sang et la trouvai sans connaissance, le sang giclant d'une blessure à la jambe. Je dus marcher dans le sang coagulé, pour m'approcher d'elle. Je dis à mon oncle, que j'avais forcé à me suivre : « Puisque tu es trop poule mouillée pour voir le sang, cherche les bandages dans les meubles. » Lorsqu'il les eût trouvés, sans trop savoir que faire je bandai au-dessus de l'artère crevée et je parvins à arrêter l'hémorragie. Lorsque le médecin, qui demeurait à quinze milles de Black Lake, arriva, il me dit : « Vous lui avez sauvé la vie. » Son mari était allé à Sherbrooke pour acheter des outils pour la forge et elle avait eu l'imprudence d'enlever son bas de caoutchouc. Comme elle pesait deux cents livres, ce fut tout un problème pour la coucher dans son lit ; nous l'avions trouvée assise dans son fauteuil.

* * *

Nous avions deux jolis agneaux qui disparurent un jour. Comme il y avait des ours dans les environs, mon frère Charles et moi, lui âgé de quatorze ans et moi de quinze, nous avions pensé que les agneaux avaient été dévorés et nous voulûmes les venger en tuant les présumés « meurtriers ». Mon frère subtilisa à un contremaître un fusil qui se chargeait par le canon ;

et pour être certain de ne pas manquer l'ours, il bourra de poudre le canon du fusil jusqu'à la gueule, ce qui était dangereux. Nous montâmes sur la montagne où il n'y avait pas un arbre : le feu avait tout rasé, il n'y poussait que des bluets. Après avoir marché plusieurs milles, nous entendîmes un bruit qui semblait un violent coup de vent et nous aperçûmes un gros aigle à six pieds au-dessus de notre tête. Mon frère voulut tirer, mais je l'en empêchai : « Si tu le manques, lui dis-je, il va nous attaquer ; couchons-nous par terre. » Et les deux braves qui voulaient tuer un ours eurent peur d'un aigle. Mais nous ne sommes pas revenus bredouille car nous avons trouvé nos agneaux, sales et maigres, car il n'y avait rien à brouter. En arrivant à la mine, mon frère voulut essayer le fusil et il tira sur des pigeons qui se trouvaient sur le toit d'une grange. En plus de tuer tous les pigeons, la charge, qui était trop forte, défonça le toit. Mon frère fut projeté en arrière ; si le fusil avait explosé, il aurait été tué. Après cette équipée, mon père ordonna aux mineurs de cacher leurs fusils, à cause de mon frère qui avait pris le fusil d'un contremaître sans en demander la permission.

Lorsque papa avait besoin de dualine pour miner les rochers, il allait lui-même la chercher à Sherbrooke et la ramenait dans un char accouplé à l'engin. Une

étincelle eût suffi pour provoquer une explosion. Ce que maman devait être inquiète, ces jours-là !

Lorsqu'on faisait partir une mine, il était curieux de voir les chevaux, les vaches, nos chiens et nos agneaux s'enfuir d'eux-mêmes ; on les avait habitués à s'éloigner aussitôt que la sirène se faisait entendre.

Un contremaître, malgré la défense de papa de vider un trou qui n'avait pas explosé, fut blessé au bras et projeté une vingtaine de pieds en l'air. L'os du bras fut mis à nu, du poignet jusqu'au coude. Comme le médecin demeurait trop loin pour venir faire les pansements, c'est moi seule qui devais accomplir cette délicate besogne, car papa était souvent obligé de s'absenter pour les besoins de la mine et pour l'alimentation du personnel et de la famille. On n'avait pas alors les antiseptiques d'aujourd'hui ; la plaie sentait la sanie, et je devais enlever les chairs qui se décomposaient. Mon père employa ce contremaître jusqu'à sa mort, quoiqu'il n'y fût pas obligé, cet homme ayant désobéi. Il n'existait alors aucune loi contre les accidents de travail.

* * *

Deux cousines vinrent passer une quinzaine à Black Lake ; il plut tous les jours durant leur

séjour. Après avoir épuisé tous les journaux et les revues, nous lisions les annonces pour passer le temps. On y lisait entre autres des demandes pour correspondre avec des jeunes filles, en vue du mariage. Nous voulûmes les mystifier en leur envoyant des photos de jolies femmes et en leur donnant rendez-vous à Montréal et assister de loin à leur déconvenue.

Une des cousines n'eut pas de réponse ; quant à moi, mon correspondant exigeait une réponse en allemand mais l'autre cousine reçut une lettre d'un Allemand cultivé, fortuné et résidant à New-York. Comme ma cousine avait un joli style, beaucoup d'esprit, et que lui possédait parfaitement son français, la correspondance continua.

Cet étranger disait souvent à ses amis : « Je n'épouserai jamais une Américaine parce qu'elle n'est pas bonne ménagère. » Pour lui jouer un tour, ses amis publièrent cette annonce à son insu, dans une revue américaine.

Après une correspondance qui dura un an, cet Allemand demanda à ma cousine de le rencontrer à Montréal où elle était en promenade chez sa grand'mère Terroux. Celle-ci demeurait à côté de chez le docteur Foucher dans le grand bloc de pierre de taille qui a été remplacé par l'Hôpital Saint-Luc.

L'Allemand voulut épouser ma cousine, mais son père s'y opposa fortement : « Tu ne seras pas heureuse avec cet Allemand, lui dit-il, car vous n'avez pas la même éducation. » Elle passa outre ; son père n'assista pas au mariage. Et elle fut en effet malheureuse, car ils n'avaient pas les mêmes goûts. Il était musicien ; il jouait de tous les instruments. Ma cousine n'appréciait pas la musique classique, n'aimant que la musique et la littérature légères. Malgré sa fortune, son mari était trop ménager ; elle, séparée de ses parents et amies, n'ayant pas d'enfants à choyer pour l'occuper, était en proie à l'ennui. L'ennui n'est pas bonne conseillère : ils vécurent sans avoir rien en commun.

* * *

Pendant l'hiver, mon père se rendit en Angleterre pour vendre sa mine d'amiante, qui est avec celle de Thetford parmi les plus riches du monde. Pendant les années 1922, 1923, 1924, la valeur de l'amiante extraite de ces mines fut de vingt millions de dollars.

Pendant le séjour de papa en Angleterre, le Gouvernement Mercier imposa des droits sur les mines et les parts perdirent de leur valeur sur le marché de Londres ; mon père ne put vendre

les siennes. Comme il avait déboursé trop d'argent pour exploiter sa mine, il fut ruiné.

Avant cela, il avait exploité des mines de fer à la Baie Saint-Paul et des mines de mica au Lac Supérieur ; il posséda aussi des mines d'or à la Beauce. Il y eut cependant un procès qui dura si longtemps que, lorsqu'il le gagna, les machineries, qui étaient dans des puits très profonds, étaient hors d'état de servir. Il possédait des mines de fer, à Terre-neuve, où il se rendit avec maman et mon frère Charles dans un yacht qu'il avait acheté à New-York. Ils essayèrent une tempête dans le golfe Saint-Laurent et le capitaine dut se réfugier à la Nouvelle-Ecosse. Mon père avait amené avec lui des Américains qui voulaient prendre des parts dans cette mine. En la parcourant, mon père fut frappé de paralysie et ne put revenir à Saint-Jean car il n'y avait qu'un train par jour pour la capitale. (Un autre se rendait dans le sens opposé). Il avait laissé le yacht à Saint-Jean et il dut passer l'hiver avec ma mère et mon frère aîné, dans une maisonnette où on voyait le jour à travers les murs. Comme il fallait surchauffer, le feu prit un jour et l'on dut sortir le paralytique dans la neige. Il n'y avait pas de maison de pension dans cet endroit sauvage. Ma mère devait faire venir le beurre et la viande de Saint-Jean. Pauvre

maman, ce qu'elle a dû avoir d'inquiétudes là-bas, loin de nous.

J'avertis notre médecin de famille qui envoya des ampoules pour que mon frère donnât des piqûres à papa, ce qui améliora un peu sa santé et on put enfin le transporter à Montréal au printemps.

De retour à St-Jean, on s'aperçut que le yacht avait disparu : c'était une perte de \$10,000. et on n'a jamais pu le retrouver.

Ayant formé une compagnie dont le siège était à New-York, papa m'avait donné des parts, ainsi qu'à mes frères. On nous avisait lorsque des assemblées avaient lieu. À la mort de mon père qui suivit de peu de temps celle de ma mère, j'écrivis au ministre des Mines à Terre-Neuve pour savoir si la mine fonctionnait. Il me répondit que la compagnie n'ayant pas payé ce qui

était dû sur la mine, on avait vendu à d'autres. Je déchirai mes papiers qui n'avaient plus aucune valeur. Curieux détail : le quai reliant à la terre avait été emporté par la tempête et n'ayant pas de yacht pour transporter le minerai, les actionnaires ne voulurent pas faire la dépense d'acheter un autre yacht.

Mon père fit aussi creuser des puits de pétrole dans la Gaspésie ; il fit même le tracé d'un chemin de fer pour traverser cette contrée car il avait obtenu une charte du Gouvernement pour ce réseau. Ce ne fut que quelques années plus tard que ce chemin de fer fut construit. Toute cette activité, cette initiative et ces dépenses ne rapportèrent rien à papa, qui mourut pauvre comme presque tous les pionniers.

(à suivre)



SILENCES...

J'ai foulé ma lassitude
 jusqu'aux pires abandons
 J'ai taillé au couteau
 le creux des silences
 j'ai vidé l'odeur des rêves
 jusqu'à la nuit
 Les amertumes séchées
 ont flambé dans le soir
 et donné à mon âme
 une saveur de cendres.

ESTELLE CARTIER

NOTRE PASSÉ MUSICAL

(fragments)

LES ORCHESTRES

Il est important de se rappeler que seules les grandes villes américaines — New-York, Boston, Chicago — avaient des orchestres symphoniques à l'époque dont il est ici question, sans quoi on ne comprendrait pas l'importance de leurs visites au Canada.

Au mois de juin 1884 eut lieu une série de cinq concerts dignes de capter la présence d'un public, hélas récalcitrant aux sensations musicales d'un ordre esthétique élevé. Des fêtes aussi transcendantes étaient pourtant clairsemées, car je ne crois pas que l'excellence de celle-ci ait jamais été dépassée ni même égalée depuis, dans notre vie métropolitaine. Sous le nom de *Wagner Festival Concerts* cette organisation (qui unissait un orchestre symphonique dirigé par le maestro Théodore Thomas au concours de la grande étoile lyrique Christine Nilsson, du soprano Emma Juch et de trois des artistes réputés du théâtre de Bayreuth : Amelia Materna, soprano, Herman Winkelman, ténor, Emil Scaria, baryton), avait présenté des programmes d'envergure, y compris d'importants extraits des opéras de Richard Wagner, à des prix singulièrement modiques. Et pourtant chacun de ses éléments

constitutifs eut valu les mêmes prix d'admission. En souscription, le fauteuil revenait à \$2 (\$10 pour les cinq auditions). Un tel ensemble exigeait une salle suffisante pour en couvrir les frais. Les administrateurs avaient loué la patinoire Victoria, sise rue Drummond au nord de la rue Dorchester. Comme tant d'autres entreprises semblables risquées ici, il en résulta un fiasco financier.

Par contraste, l'année précédente, Mme Albani avait fait des salles combles, trois fois en une semaine à la Queen's Hall à des taux beaucoup plus élevés. Il faut bien admettre que le sentiment patriotique, plus que le culte de l'art, avait motivé ce succès hors ligne. Malgré l'indiscutable valeur de l'ex-villageoise de Chambly, pour qui j'ai une profonde admiration, je dois avouer en toute sincérité que le Festival wagnérien était, musicalement, très supérieur aux séances de notre compatriote. Il était exagéré de payer \$5 (la spéculation avait joué : ainsi mon père s'était procuré trois places moyennant \$21) et de refuser de verser deux dollars pour entendre Nilssen dont la réputation mondiale dépassait celle d'Albani. A relire la liste des participants au Festival, le lecteur im-

partial admettra que j'ai raison. Comme excuse partielle, je conviendrai cependant qu'il s'agissait ici de musique wagnérienne, que l'on se plaisait alors à ridiculiser comme « musique de l'avenir ». Les rieurs ne pensaient pas si bien pronostiquer.

Les 13 et 14 mai 1889, Queen's Hall, C.A.E. Harriss nous gratifia de trois concerts — Grand Musical Festivals — conduits par Carl Zerrahn, directeur de la *Boston Handel and Hayden Society* pendant trente-six ans. En plus de l'orchestre les solistes étaient Emma Juch, soprano, Jules Perotti, ténor, Giuseppe Campanari, baryton, Adele Ausder Ohe, pianiste protégée de von Bulow et de Franz Liszt. Les chefs de pupitres étaient Max Bendix, violoniste, et Victor Herbert, 'celliste, le futur compositeur de *Naughty Marietta* et d'autres opérettes captivantes. Au programme de la dernière séance des extraits de *Tannhäuser*, des *Maîtres-Chanteurs*, du *Vaisseau Fantôme*, de *Lohengrin* et de la *Valkyrie*. Trois auditions en deux jours, les 14 et 15 novembre 1890, sous la baguette du renommé chef wagnérien Anton Seidl, furent données dans la même salle par les instrumentistes du Metropolitan avec le concours de V. Herbert. Aussitôt après, les 27, 28 et 29, Carl Zerrahn s'amenait en trois reprises avec le concours du fameux baryton del Puente.

Le Parc Sohmer offrait à ses habitués l'orchestre Thomas deux fois le 13 juin 1891, secondé par le grand pianiste Raphael Joseffy et le célèbre ténor Campanini. Au Queen's Theatre, les 24 et 25 avril 1893, Walter Damrosch et la New York Symphony nous réjouirent dans deux concerts où il présentait le soprano Lilian Blauvelt, le violoniste Adolf Brodsky et le violoncelliste Anton Hekking qui interpréta d'une façon exquise le concerto de Lalo. Le premier mai suivant, la Boston Symphony était dirigée par Arthur Nikisch — un animateur renommé — à l'Académie de Musique. La N.Y. Symphony revint, en 1894, je crois, au Queen's Theatre, probablement pendant une semaine vu que la partie incomplète de mon programme porte « week commencing May 9th » sans indication de l'année. Les vedettes : Irene Pevny, soprano de l'Opéra royal de Munich, et le violoniste Brodsky. Le Boston Festival (Emil Mollenhauer) passa à la salle Windsor les 28, 29 et 30 avril et le 1er mai 1896. L'Orchestre du Metropolitan et Seidl revinrent, même salle, dans quatre concerts les 23, 24 et 25 octobre. Le 26 mai 1900 le Boston Festival nous conviait encore à deux séances.

Dans un répertoire tout différent, Eduard Strauss et son orchestre de Vienne exécutaient, à l'Académie, les 24, 25 et 26

octobre, quatre programmes où dominaient les compositions de la famille Strauss, mélange de danses et d'œuvres populaires. L'Orchestre de Pittsburg, Emil Paur chef, fit son apparition le 21 février 1905, salle Windsor. Le 2 octobre suivant, la Boston Symphony, direction William Gericke, avait attiré un public nombreux et élégant à la patinoire Victoria. Il pleuvait à torrents ce soir-là et le toit était loin d'être étanche, ce qui occasionna des dommages sérieux aux toilettes féminines. A l'Arena, le 19 octobre 1906, le groupe de la Scala de Milan conduit par Leoncavallo, l'auteur de *Pailasse*, illustrait la musique italienne. J'oubliais l'orchestre Pittsburg, avec Paur, de nouveau apprécié les 19 et 20 février au théâtre His Majesty et, l'année suivante, au Monument National les 28 et 29 janvier 1907.

Du fait que ma documentation ne me permet pas de combler le vide de quelques saisons il ne faut pas conclure que les symphonies nous délaissèrent pendant cette période. Je reprends ma nomenclature. Le London Symphony Orchestra, Nikisch au pupitre, fit retentir les échos de l'Arena de ses riches sonorités le 26 avril 1912. Au Théâtre Princess, le 26 novembre 1914, Damrosch exécutait la *Rapsodie hongroise No 1* du jeune compositeur George Enesco. La Russian Symphony, créée par Modest

Altschuler, se présenta au Monument le 17 novembre 1916, et Damrosch reprit le théâtre His Majesty le 11 décembre. Altschuler et ses musiciens jouèrent de nouveau au Monument les 10 et 11 décembre 1917.

Les séances de la Société des Concerts du Conservatoire doivent être marquées d'une croix rouge dans nos fastes musicales. L'éminent compositeur André Messager dirigeait cet orchestre venu en Amérique avec l'autorisation du gouvernement français. Louis-H. Bourdon, l'organisateur bénévole, réussit à s'entendre avec le gérant du Loew's, qui faisait des affaires d'or et refusait de se dessaisir de son local en temps normal. Le vaisseau serait évacué un peu plus tôt et l'on pourrait commencer à 11 heures. Malgré la bonne volonté générale, il était minuit passé, les 4 et 5 janvier 1919, lorsque résonnèrent les accents émouvants de la Marseillaise suivis d'exécutions merveilleuses de ce groupe unique. Nous n'avions pas encore entendu des bois et des cuivres d'une telle perfection. Huit jours plus tard, le 12, troisième audition de l'Orchestre Russe, au théâtre His Majesty cette fois. Au Princess, le 18 novembre, Walter Damrosch retrouvait un public fidèle.

L'année 1921 fut également mémorable. Arturo Toscanini — ce génie de la baguette — nous fut présenté, au Loews le 27

janvier, puis au Saint-Denis les 22 et 24 mars, ayant sous la main l'orchestre de la Scala, dans des programmes interprétés magistralement. Josef Stransky dirigea la N.Y. Philharmonic Society qui, il me semble, venait pour la première fois à Montréal, le 3 juin au théâtre de l'Est. Même salle, le perpétuel Damosch reparut deux fois, les 11 et 12 novembre. Pour terminer cette année symphonique inaccoutumée, le Boston Orchestra fut entendu le 12 décembre, rue St-Denis, ayant à sa tête Pierre Monteux. Au programme, le maître Vincent d'Indy parut comme pianiste. Le 6 novembre 1922 avec le soprano Frieda Hempel et le 23 avril 1924 ce groupe bostonnais fut encore à l'affiche au St-Denis sous Monteux.

La Montreal Philharmonic Society inaugura de son côté une matinée symphonique annuelle jusqu'à sa disparition en 1899.

LES ORCHESTRES CANADIENS

Retracer les si nombreuses tentatives d'implanter un orchestre à Montréal me dépasse. Je rapporte ici les principaux efforts dont j'ai eu connaissance.

Je me rappelle que le Captain Benyon fut, vers 1878, le promoteur d'une organisation mi-professionnelle, mi-amateur, qu'il entretint de ses deniers et qui eut une durée de plusieurs saisons.

Le Canada Musical d'avril 1880 mentionne le premier concert de la nouvelle Société des Symphonistes à McGill, dirigée par G. Couture. Le 21 octobre suivant eut lieu l'ouverture de la Queen's Hall avec cet orchestre, par Teresa Carreno, pianiste, et F. Jéhin-Prume. Le 29 décembre la Montreal Philharmonic Society engageait ce groupe et elle renouvela ce geste par la suite.

On a vu précédemment que le Parc Sohmer servait au public, quotidiennement, des auditions musicales importantes pendant des années.

À l'automne de 1894 nos instrumentistes les plus connus s'allièrent aux musiciens belges, récemment arrivés au Canada, pour fonder une association coopérative qui prit le nom de *Montreal Symphony Orchestra*. Les Anglais fréquentaient les concerts dans une proportion bien supérieure en nombre, eu égard à notre population, ce qui influa sur le titre choisi. À l'unanimité la direction fut confiée à G. Couture, et B. Gérôme, basson ex-professeur au Conservatoire Royal de Liège, fut nommé assistant. Il fut entendu que chacun aurait une part des bénéfices et le chef deux.

Les concerts furent répartis du 8 novembre au 22 mars 1895, salle Windsor (sise alors rue Cypress), tous les quinze jours. On en donna dix, agrémentés de nos

solistes et instrumentistes. C'était au temps où tous les théâtres se piquaient d'avoir un orchestre et, pour ne pas nuire aux musiciens engagés, les séances se donnaient en matinée aux prix de 25 et de 50 cents ! Le public ne se montra pas plus friand pour cela, aussi le résultat financier fut maigre. Il se produisit une accalmie de onze mois avant la reprise des opérations, le 14 février 1896. Après avoir offert huit autres concerts, jusqu'au 8 mai, le groupe abandonna la partie, n'ayant eu pratiquement pour récompense que le plaisir de jouer les œuvres musicales dont ils s'ennuyaient tellement.

En 1898, J.-J. Goulet eut l'ambition de reprendre l'œuvre discontinuée. À ses dépens personnels six programmes furent exécutés du 14 janvier au 25 mars. En témoignage de reconnaissance, les musiciens organisèrent un bénéfice le 1er avril. Sous des noms différents, cet orchestre exista pendant neuf ans, toujours dirigé par M. Goulet. La population ne lui en sut pas gré.

J.-J. Gagnier et J.J. Shea tentèrent chacun de leur côté d'amorcer un public favorable, mais sans succès. Henri Delcellier forma L'Association Philharmonique, appuyé par la direction du théâtre Imperial. Le 17 avril 1920, elle débuta dans cette salle. Le 26 avril 1921, une deuxième audition avait lieu au théâtre His Majesty.

LES MUSIQUES MILITAIRES

Des corps de musique militaire étrangers passèrent nombreux chez nous et feraient l'objet d'une étude particulière. Je n'en ai pas tenu de record. Ceux que je puis citer sont : trois concerts de Gilmore — le chef le plus réputé de son temps — à la patinoire Victoria les 31 mai et 2 juin 1888 (avec Carlotta Macconda et Tagliapetra, baryton), plus deux autres (avec Clémentine De Vere), le 11 juin 1889. Il revint bien souvent ensuite. Le corps de musique Souza nous fit des visites fréquentes et fut entendu, entre autres fois, pendant des semaines au Parc Sohmer, acclamé par des foules. L'enthousiasme des mélomanes atteignait son comble lors de l'audition de la Garde Républicaine (direction M. Parès, à L'Arena, le 11 octobre 1904. Bois et cuivres nous surprisent par leurs qualités incomparables. Au Forum, le 8 avril 1929, exécution magnifique par la musique du Premier Régiment des Guides de Bruxelles. Createur — un chef clownesque — obtint des succès marqués auprès des masses. Les musiques anglaises ou écossaises, dénommées Grenadier Guards, Black Watch, etc., montrèrent qu'elles pouvaient se glorifier d'exécutions remarquables.

C.-O. LAMONTAGNE

SYLVAIN ET LES COULEUVRES

Bien avant de faire de la poésie, du journalisme, des voyages et de la radio, mon ami Sylvain Garneau exerçait un métier beaucoup plus dangereux. (Je vous parle d'une époque lointaine, toute peuplée de belles aventures, d'une époque qui me semble encore plus dans le passé depuis que mon ami Sylvain est parti.) En ce temps-là nous habitions rue Canterbury qui était une rue nouvelle, nichée au milieu de petits bois et de vastes champs juste au pied de ce qui est maintenant l'Université de Montréal. Pour se rendre aux tramways, il fallait marcher sur un cahoteux trottoir de bois et les « 29 » étaient encore plus rares qu'aujourd'hui.

Il ne pouvait y avoir d'endroit plus poétique et plus charmant pour les ébats des enfants. C'est dans ces parages bucoliques que Sylvain, qui à ce moment-là n'avait que huit ans, découvrit sous une vieille feuille de papier goudronnée, sa première couleuvre. À partir de cet instant il n'eut qu'une idée en tête : la chasse aux couleuvres ! Je dis « chasse » mais il n'y avait rien de sanglant dans ce que faisait Sylvain... Car c'était l'élevage qu'il pratiquait. En effet, dans le vaste logement qu'habitaient les Garneau, Sylvain avait aménagé un petit coin dans la cave et il y logeait ses couleuvres dans une haute boîte de bois. Tous les jours, le « chasseur » partait tôt vers la montagne. Il en revenait pour dîner et y retournait aussitôt en quête de couleuvres qu'il n'avait d'ailleurs aucune difficulté à dépister sous les roches, les vieilles tôles et les planches qui jonchaient les alentours de l'Université de Montréal restée inachevée faute de finances. Chaque fin d'après-midi nous attendions impatiemment le retour de Sylvain et lorsque nous le voyions déboucher dans la rue nous courions au devant de lui pour admirer les résultats de son expédition. De ses poches il sortait alors des « poignées » de reptiles tous aussi beaux et mystérieux les uns que les autres. Il y avait des couleuvres au ventre rouge, d'autres vertes semblables à des colliers d'émeraudes et d'autres jaunes comme le

soufre. Il prenait bien soin, en nous montrant le fruit de sa chasse, qu'aucune de ses locataires ne s'échappe. Cependant, malgré ses efforts, il s'en glissait parfois une qui essayait de reprendre la clef des champs, à la grande frayeur des petites filles de la rue Canterbury. Une fois que toute la « rue » avait admiré les superbes couleuvres, nous suivions Sylvain chez lui et assistions à la « mise en boîte ». Je ne crois pas qu'il fût de couleuvres mieux traitées que les pensionnaires de Sylvain. Dans la grosse boîte de bois, Garneau avait mis tout ce que ces reptiles peuvent désirer : herbe, rocher, mouches sans ailes, terre fraîche, etc. Et il en prenait un soin jaloux. Un jour, il découvrit qu'une couleuvre avait perdu le bout de sa queue. Vitement il porta la pauvre blessée à sa sœur Andrée qui lui fit un pansement tout à fait professionnel. Pendant des semaines « la rue » s'informa de la couleuvre malade et sa convalescence nous passionna tous. Sylvain décida un jour (sa mère avait fait pression) qu'il valait mieux pour les couleuvres qu'elles soient à l'extérieur afin qu'elles puissent jouir du soleil. On transporta donc la fameuse boîte dans la cour en l'arrière de la maison. Ce ne fut pas long cependant avant que certaines mamans nerveuses jetassent des hauts-cris en voyant ces reptiles, croyant que ces pauvres bêtes étaient dangereuses. Donc, quelques jours plus tard, alors que nous étions tous à admirer ces chatoyantes couleuvres, la loi fit son apparition sous la forme de deux larges constables de radio-police. « Quoi que vous avez là ? » demanda le plus gros des deux à notre ami Sylvain. « Des couleuvres, m'sieu », répondit-il. Les agents s'approchèrent doucement, bien doucement et regardèrent d'un air inquiet dans la boîte. « T'as pas le droit d'avoir des serpents, y faut avoir un permis de cirque pour pouvoir garder ça ». — « Mais, m'sieur, elles ne sont pas dangereuses, » répliqua Sylvain. « Ca fait rien, tuc-moi ça, » dit l'agent. Et prenant une grosse pierre, il la donna à Sylvain et le força à écraser ses amies les couleuvres. Au cours du massacre, Sylvain pleurait comme l'on pleure lorsque l'on perd un ami très cher.

CLAUDE LETELLIER DE SAINT-JUST

Pincourt, ce 4 janvier 1954.

RETROSPECTIVE DES EXPOSITIONS

Si oïseux que le geste semble, il convient de commencer ici par un remerciement à la direction de la revue pour m'avoir convié à y écrire. Trop rares en effet sont les occasions, pour le critique d'art, d'une revue d'ensemble. Dans la presse du travail hebdomadaire ou même quotidien, le pauvre critique risque le plus souvent de tomber au rang de simple chroniqueur...

La tendance la plus marquée de notre époque, en art, me semble une sorte de « démocratisation » de cet art même qui englobe aussi bien le spectateur que l'artiste ou son sujet. Et cette tendance s'est encore mieux marquée, je croirais, dans les expositions qu'il m'a été donné de voir cette année.

Je parle de démocratisation chez le spectateur ; et je ne peux m'empêcher de songer à cette confiance de tel marchand de tableaux sur les amateurs à la bourse plate et les jeunes ménages à qui il a consenti à vendre des toiles à tempérament, comme on ferait d'un mobilier. Ces gens n'eussent jamais eu accès autrement aux sommités de l'art ; ils n'auraient jamais non plus ajouté

à la foule des collectionneurs ses éléments peut-être les plus sincères et qui savent le mieux parler d'art.

La démocratisation, je ne la vois pas seulement là mais chez le spectateur de la seconde journée d'exposition, celui qui vient regarder les toiles à loisir et les admirer vraiment, une fois écoulé le dernier fragment du bataillon des m'as-tu-vu. Celui-là se glisse en tapinois dans un coin de la salle où il ne dérangera personne et d'où il pourra tout à son aise détailler de l'œil les œuvres offertes à ses regards.

Les « amateurs de la seconde journée » se reconnaissent aussi parfois entre eux mais moins aisément que les mondains. Aucun d'entre eux n'est célèbre pour lui-même ; et puis leurs rangs croissent rapidement, d'éléments toujours nouveaux et que ne rapproche guère, dans le disparate des costumes et des occupations, qu'un goût commun pour l'art.

Qui, en effet, à part eux, s'imposerait de se rendre dans les quartiers excentriques et les gîtes d'occasion où se terrent maintes expositions, en ne comptant que

sur les ressources limitées du service des transports en commun?

Ils sont venus — et ils viennent à toute heure — pour voir les œuvres d'un peintre sorti de la foule et qui est allé assez souvent prendre son sujet dans la rue. Les expositions collectives de la librairie Tranquille sont celles qui nous présentent le plus grand nombre de ces artistes et de ces œuvres et quelques-uns des tempéraments les plus marquants.

Leur inspiration et encore celle des peintres qui trouvent accueil chez Lefort ou Abramson, par exemple, ou dans la salle XII du Musée des Beaux-Arts reçoit volontiers un traitement par voie de la caricature ou de la fresque illustrative, toutes formes d'art que le génie populaire saisit plus vite qu'une simple description du sujet selon les normes reconnues du genre (paysage, portrait, etc.).

Tous ces peintres font de plus en plus fi des écoles, je crois l'avoir déjà dit ailleurs, mais je le répète avec plaisir en cette revue. Ils veulent traduire leur propre inquiétude, part et reflet de la grande inquiétude humaine, et n'ont jamais tant méprisé tout ce qui s'appelle procédé ou technique.

Le peintre vaut désormais pour lui-même et lui seul et ne veut pas être regardé autrement. Pas un de ceux dont j'ai pu voir

le travail, ce printemps, qui ne soit un individualiste renforcé.

Si on paraît encore suivre parfois les dictées d'une école, d'un clan, on ne fait plus rien en tout cas dans la note régionaliste. Le paysage, la marine ne sont plus ce qui inspire le peintre canadien en ces dernières années. Or, jusqu'à il n'y a guère, il ne semblait pas possible d'être canadien autrement qu'en alignant des neiges, toutes plus bleutées les unes que les autres, ou en barbouillant des scènes d'été où le vert du feuillage le disputait de profondeur au vert de l'eau du lac.

En recherchant seulement les données d'un art universel et qui rend les émotions communes à tous les hommes, nos artistes de l'heure présente arrivent en fait mieux à « faire canadien », puisque leur traitement du sujet se colore malgré lui de la sensibilité particulière que nous donnent notre sol et notre climat.

Si on veut un thème pleinement indigène, il faut le rechercher dans un domaine spiritua-liste, si je puis dire. Que nous inspire notre pays? un goût ardent de la liberté... Eh bien, ce goût ne s'est peut-être jamais mieux fait valoir que dans la variété des moyens techniques choisis pour rendre le sujet.

Que nous suggère-t-il encore? La mélancolie d'une nature hu-

maine qui se rend amoindrie devant la force exubérante et la richesse éclatante de la nature physique. Devant cette nature, l'homme se sent perdu, isolé ; et c'est pourquoi, lorsque le personnage humain fait son apparition dans les œuvres que j'ai vues ce printemps, il semble un nain, un fétu balayé par la tempête. L'artiste le désarticule, le dessèche, le réduit à un élément secondaire de sa composition picturale.

Ou bien, quand il consent à lui rendre la prépondérance, c'est pour le grouper avec ses semblables, en des cohues populaires où l'on sent mieux le « coude à coude » qui est la façon pour l'homme — pour l'homme canadien surtout — de se redonner du courage devant une nature hostile.

Le portrait ne m'a jamais paru un genre si peu cultivé que depuis quelques mois. Si on s'y adonne encore, ce ne sera plus parce qu'on aura trouvé une tête typique mais comme prétexte à une étude anatomique, plus souvent encore à l'essai de rendre dans les limites d'un genre et d'un sujet apparemment convenus, le tragique de la destinée humaine.

Le paysage lui aussi se voit négligé, à moins qu'il ne serve, comme chez Roloff Benny, à un effet de composition. Réduit à son tour à un rôle d'élément de

l'ensemble pictural, il se prête bien, par les divergences ou les rapprochements de plans de vision qu'il permet ou encore par le réseau de larges courbes qui s'en dégage et par les contrastes vifs de ses masses de couleur, à rendre à sa façon le dramatique de l'expérience humaine.

Si la nature morte n'a pas perdu faveur, peut-être est-ce parce qu'elle autorise une sorte d'intimisme et parce que ce genre est le seul à donner à l'homme et à l'artiste l'impression qu'il domine enfin la matière qui l'écrase si fortement partout ailleurs.

De tous les genres traditionnels, le nu est probablement le moins à la mode en ce temps, si l'on entend par là quelque chose de ressemblant aux académies laiteuses qui ont fait pâmer nos grands-pères. Contourné et déhanché plus que jamais, il inspirera des essais de fresque emplis de volumes monochromes dans les tons de rouge et de noir principalement. Y triomphe un enchevêtrement de formes soit légères et aériennes soit au contraire toutes pressées contre terre.

Cette évolution des genres en vogue se comprend bien si l'on se rapporte à cette « démocratisation de l'art » dont je parlais tantôt et qui ne fut peut-être jamais tant en évidence que cette année.

Devant l'œuvre d'art, le public exige d'être remué. Il admet moins aisément les genres et les catégories où l'artiste a paru œuvrer surtout pour se plaire à lui-même. Les fadeurs ne sont plus tolérées. Si, par exemple, une Aline Gadbois traite encore le portrait et le nu d'une manière apparemment conventionnelle, elle se le fait pardonner par la luminosité de ses tons et la vigueur de sa touche.

La meilleure preuve de la démocratisation de l'art se voit encore dans le fait que tous les genres semblent s'être compénétrés et toutes les écoles s'être fondues en un effort unique pour rendre l'humain d'abord. Non seulement ne présente-t-on plus, au Musée des Beaux-Arts de la rue Sherbrooke, les abstractionnistes à part comme autant de « peintres maudits » ; mais encore leurs principes ont-ils pénétré jusque dans les rangs des anciens tenants de l'ordre traditionnel.

Il était même intéressant à cet égard d'écouter et d'étudier les réactions de la foule. N'étant pas intéressé aux luttes de clan, le public juge toujours l'œuvre pour elle-même. Il demande seulement qu'y transparaisse quelque grande passion et un reflet de ses propres soucis.

Aussi a-t-il fait un succès à certaines témérités, comme on a pu le constater à l'exposition

« La matière chante... », à la galerie Antoine. Le mouvement et la vie notables en plusieurs de ces tableaux aidaient à les faire goûter, puisque la création picturale n'est pas affaire de compréhension mais de sensation.

L'art figuratif, c'est maintenant lui qui ferait figure de parent pauvre, du moins dans la série des expositions de 1954. À son tour de rechercher les arrières-boutiques transformées en galeries d'occasion. Je songe, entre autres, à telle collection que je voyais hier encore à la librairie Tranquille et au cénacle qui s'abrite Place des Arts, dans l'ancien atelier de Soucy, sous l'égide du sculpteur Robert Roussil...

Mais, là encore, s'exerce cette même démocratisation de l'art. Pas de diplômés célèbres chez ces amateurs de la palette, pas de groupement autour de quelque grand nom, rien qui rappelle le « prix de Rome ». Ce qui les rapproche est un commun souci de travailler dans un silence favorable et, recueillant l'impression populaire avec ces antennes spéciales dont semblent être seuls pourvus les artistes, de les transmuier en des compositions où la science des moyens, réduite à son rang, sera un appui au transfert de la sensation en nos esprits par la ligne et la couleur.

Adrien ROBITAILLE

ANDRÉ POULIOT

D'une famille de l'île d'Orléans, André Pouliot est né à Québec, où il grandit rue d'Auteuil. Il vint ensuite à Montréal. C'était un garçon au teint clair, gros de taille, nez Bourbon, bonhomme, poli, d'esprit fin et enjoué. Au demeurant mal habile à vivre, d'une génération trop civilisée. Il mourut l'an dernier ; il avait trente-deux ans.

Sculpteur de talent, il sculpta peu. Il n'avait peut-être de goût que pour la conversation. L'atelier qu'il eut durant quelques mois, Place Christin, dans un hangar, fut sans doute le lieu de Montréal le plus agréable alors à fréquenter. On y venait de tous les clans et de tous les partis, mais n'y avaient vraiment cours que le bel esprit et l'amitié.

Pour subvenir à ses besoins et fantaisies, Pouliot faisait métier de traducteur. Il travaillait chez lui, n'ayant jamais pu se plier aux routines de bureau. Ce métier, l'habitude des causeries, le génie naturel lui avaient valu de connaître sa langue mieux qu'écrivain patenté. Néanmoins il ne pensait pas à écrire. Il faut pour se tailler une œuvre personnelle dans les mots de tout le monde des prétentions et une fatuité dont il restait à mille lieues. Tout au plus lui arrivait-il parfois, pour se délasser et au bénéfice de ses amis, d'improviser quelque jonglerie verbale. Le poème que voici, a été écrit peu de temps avant sa mort. Je crois que le contexte lui donne un éclat singulier, comme la nuit au feu d'artifice.

JACQUES FERRON

DÉBARQUEMENT POUR CITHARES

*C'est ce soir le bal des galaxies
Le long des pestes sidérales...
Un coquillage, frappé d'ataraxie
Baille à l'heure vespérale.*

*Sur sa tige une fine camomille
(Tribade pour qui Sapho s'affole)
Triture, gruge trépane et lilille
La rose chair d'une corolle.*

*Le crin crisse et se dresse dru
Crispé de crépitante électricité
Sous les doigts de quelque Landru
Friand de strangulatoire félicité.*

*Mais la sternutatoire boulimie
Saisit sur les bords de la Baltique
Le pénil de la vestale Urémie
Prise de frénésie péristaltique.*

*Or, un scrotal scotome d'un cri strie
Le croustillant cratère d'Acrotère
Et le poète d'éther détergé s'écrie :
« Divin mystère d'Apollon-Clystère ! »*

*Cependant que d'un lutu vêtue
 Une seule et sémillante cédille
 Glapit : « Que ne l'es-tu tue ? »
 Quand je dansais la séquédille ?*

Envoi

*Quand je mourrai au cimetière
 Ne semez pas de cimelottes :
 Plantez un saule, la cime en terre.*

ANDRÉ POULIOT



DANS LES HAUTS

*Oui, nous sommes montés vers les lointaines friches
 Et nous avons peiné par les hauts et les rangs,
 Dans les rudes guérels, les chaumes et les crans
 Où saute la cascade en d'étroites corniches.*

*Et dans l'érablière où la perdrix se niche,
 Les soirs sanglants d'automne au somptueux écran,
 Dans les mauves, les ors, les pourpres fulgurants
 Et les bronzes, les verts, combien nous étions riches.*

*Voici la sapinière aux mornes frondaisons
 Où ruminent les ours et chasse le vison,
 Dans le haut marécage où dorment les eaux sombres.*

*Et soudain, lumineux dans la boule des monts,
 Le cirque immense et pur ! Friches que nous aimons,
 Quand traînent dans le soir les longs voiles des ombres !*

CAMILLE PACREAU

POST-MORTEM

Conte fantastique

Bien sûr que non, que je ne suis pas pour leur dire qu'il est mort, ni surtout que c'est tout récemment, que sa mort vient d'avoir lieu. Vis-à-vis d'eux, un tel geste serait l'équivalent de repousser sous l'eau la tête d'un homme qui se noie. Ma situation, au sein de cet événement, est des plus délicates et quoique je sois pénétré de consternation, il ne me faut pas faiblir ni me laisser envahir par un faux sentiment de culpabilité lequel, si je lui laisse libre cours, peut me pousser à des oublis inconsiderés aux conséquences regrettables. Des coïncidences peuvent ainsi provoquer parfois des impressions incontrôlables que déforment l'aspect véritable des situations et je ne puis quand même pas me permettre de prendre des risques de cette importance sous prétexte d'une obligation morale à remplir.

Et pourtant, s'ils savaient à quel point, j'aurais préféré être mis à l'écart de tout ceci. D'autant plus que maintenant, la présence et la vue seule de ces gens me serait pénible pour ne pas dire intolérable. Non, quelque chose vient de se briser irréparablement entre nous. Nous ne parlerions plus le même langage. Aucun retour en arrière n'est désormais possible.

Ils m'avaient bien informé de l'existence d'un être qui semblait, à en juger par les termes qu'ils employaient, leur être cher. Ils m'avaient parlé de sa maladie, de son état grave. Ils la prenaient bien à cœur et ne désespéraient somme toute pas de le sauver. La soirée avait été interminable. Constamment, je m'étais levé pour partir, mais ils me retenaient à chaque fois. Enfin, tard dans la nuit, voyant que j'étais décidé à m'en aller, ils m'avaient remis un vague paquet recouvert d'une étoffe bleue et m'avaient prié de le lui porter. J'en ignorais le contenu, ils ne me l'avaient pas révélé, ce qui d'ailleurs, dans ma hâte de les quitter, m'était indifférent. En outre, ils me donnèrent des indications confuses quoique suffisantes sur le trajet à parcourir.

Donc, je les quittais, le cœur léger, insouciant, prêt à faire ce détour dans le seul but de leur être utile. Après avoir longé un long corridor bifurquant vers la gauche et ensuite se prolongeant jusqu'à une cave immense et très mal éclairée, j'aperçus au fond de cette cave, une échelle répondant à leurs indications. J'y grimpais. Cette ascension fut interminable et particulièrement pénible en raison de la longueur inusitée de cette échelle et aussi de la présence malencontreuse de poutres, de barres d'acier et de broches qui toujours gênaient mes mouvements. Finalement, parvenu à son extrémité, je retournais. Coïncidant avec un invincible vertige, l'étrange constatation s'empara de moi que pour des gens si empressés à prendre soin d'un malade, les moyens d'accourir à son chevet étaient fort malaisés. Du haut de cette échelle, je montais cette fois un court escalier aboutissant sur une galerie circulaire, toute de métal, et plongée dans une quasi-obscurité. Au centre de la galerie était un trou obscur et le passage muni de rampes qui l'entouraient étaient si étroit, qu'une seule personne à la fois pouvait y circuler. A l'autre bout de la galerie, se dressait un promontoire également de métal auquel on accédait par quelques marches et sur lequel mes pas retentissaient jusqu'en bas de l'échelle avec une netteté terrible. Là, un fait curieux attira mon attention. Je constatais que partout, régnait une épaisse couche de poussière, ce qui attestait que personne n'y était venu depuis assez longtemps. Au fond du promontoire, un renforcement dessinant comme une sorte d'alcôve, toujours de métal, dans laquelle était installé un lit où gisait une forme humaine qu'aussitôt, j'identifiais comme étant mon destinataire. A son chevet, une chandelle éteinte. Je m'approchais du visage émacié du malade que j'avais peine à distinguer et d'une voix au timbre mesuré, je lui soufflais : « Ceci est un paquet que l'on m'a confié pour vous. »

Sitôt ces paroles proférées, j'en compris immédiatement l'irréparable inutilité. Le son même de ma voix m'effraya. L'écho de mes paroles se répandit partout comme un blasphème échappé à un intrus. Le malade était mort. Ses traits étaient marqués des contours d'amertume que trace la mort sur les visages. Son décès ne devait pas remonter à plus de quelques instants...

Une panique insurmontable s'empara de moi. L'idée de fuir me lancina sans arrêt. En ces lieux, ma présence était de trop. Il n'était évidemment pas question de retourner les retrouver là-bas et de leur annoncer l'événement. Cet empêchement était dû à quelque chose d'autrement plus grave et de plus profond que des raisons de simple ménagement ou de tact. Il importait non seulement que la nouvelle de ce décès ne leur fût pas annoncée d'une manière brutale, mais en aucun cas, par moi. C'est à l'heure actuelle, que je me rends compte de la fragilité des liens qui pouvaient nous retenir.

Que font-ils à cette heure ? Je ne les reverrai jamais. Livré à moi-même, je ne dois plus compter que sur mes propres moyens, sans égards pour l'étonnement ou pour l'inquiétude que doit soulever en eux cette attente prolongée.

De toute façon, même si je ne dois désormais plus rétablir de contacts avec eux, en mon fort intérieur je n'ai pas de reproches à me faire, bien que, insensiblement, je sente se glisser en moi une impression confuse de responsabilité coupable que je ne parviens pas à réprimer. D'ailleurs, qu'est-ce que la notion de culpabilité, sinon une crainte moralisante plus ou moins déguisée éprouvée devant la menace d'une vengeance ou de la possibilité même d'une vengeance en suspens. Et cela, je me l'explique en songeant à quel point était vive la sollicitude qu'ils témoignaient au défunt. Cette attention et ces soins étaient trop vivaces pour que, interposé malgré moi entre ces relations, je puisse impunément en annoncer la rupture. J'aurais à craindre des représailles de leur part, car leur soif inextinguible à se dévouer pour lui, en la circonstance, les rendrait méfiants, sujets à me considérer comme un symbole de cette catastrophe et prompts à en faire retomber le poids sur mes épaules.

Il faut avouer en effet qu'il est embarrassant et troublant d'envisager la simultanéité chronologique de sa mort et de mon arrivée à son chevet. Mais il existe un grand nombre de gens qui, en raison de leur incapacité foncière à transformer en actes ce qu'ils conçoivent ou ressentent, semblent doux et inoffensifs mais qui, en des circonstances

extrêmes peuvent subitement se métamorphoser en de véritables criminels. Un massif d'arbres feuillus masquant le cratère fumant d'un volcan. Non, je crains de devenir le bouc émissaire destiné à supporter les conséquences de cette mort subite et d'être l'objet détourné, victime des manifestations superstitieuses et perverses d'un chagrin aveugle. On est soulevé d'appréhension en réalisant le manque perpétuel de sécurité que font peser ces gens par leur impressionnabilité, capable de leur faire anéantir dans les excès de leur panique rageuse les causes apparentes de faits hors de contrôle.

Je vais m'enfuir. J'ignore quand ils découvriront le décès de leur protégé. Mais, en y regardant de plus près, je me demande si vraiment ils sont si fébriles. Au fait, leur immobilité persiste en dépit du temps déjà écoulé. Je commence à les soupçonner d'indifférence. Oui, ils m'attendent probablement avec placidité, sans se douter de ce qui les guette. Ils m'apparaissaient si insouciant au moment de mon départ, qu'il s'écoulera encore un certain temps avant qu'ils réagissent, avant qu'ils aillent eux-mêmes au devant de la réponse à mon départ trop prolongé. Sans doute, pour l'instant, préférèrent-ils attendre avec une passivité résignée et je les comprends, lorsque je me souviens du trajet qu'il m'a fallu parcourir. D'autant plus, que s'ils n'avaient pas été si confiants, ils seraient déjà accourus. Non, cette découverte aura lieu lorsque s'éteindra la flamme joyeuse et chaude de leur confiance, lorsqu'ils ressentiront une certaine gêne glacée, quelque chose d'éteint, d'incompréhensible. Un grand silence planera sur eux, les enveloppant dans son frisson suggestif, soulevant la question qui déclenchera tout le reste : « Mais, que fait-il donc ? Peut-être, serait-il mieux d'aller voir ? » Je frémis en songeant aux réactions qui s'ensuivront alors. Inévitablement, ma fuite sera chargée de malédictions.

L'angoisse m'étreint avec une telle force, que ma raison ne parvient pas à dissocier ces gens qui en eux-mêmes, sont de braves gens inoffensifs, de ce cadavre qui toujours gît là-haut, roide, immobile, sans doute, mais qui est le générateur de l'horreur que je ressens pour eux, comme un monstre à deux faces, l'une innocente, joviale, l'autre silencieuse, hermétique et combien menaçante, qu'une attache indis-

soluble relie et dont il faut se méfier, s'éloigner, car une identité perverse les rassemble.

Mais au fait, m'attendent-ils vraiment ? n'aurais-je pas été involontairement, leur instrument, la victime de leur machination ? En prévoyant le décès prochain de leur patient, en désirant à tout prix rejeter sur un autre le poids d'une telle responsabilité, en considérant désormais leur attention dégagée et voulant se laver les mains de l'abandon d'un être dont ils se seraient lassés d'entretenir la flamme vacillante de sa vie, menaçant constamment de s'éteindre, ils auraient décidé de m'envoyer au-devant de l'inévitable, moi, personnage étranger et ignorant tout de cette orientation nouvelle dans l'état du malade. De la sorte, ils sauraient, ayant intérieurement condamné à mort ce patient, que terrifié par la constatation d'une telle découverte, je n'oserais revenir leur apporter une nouvelle dont la substance constituerait en quelque sorte un blâme. Au fond, à présent, ils doivent constater avec une certaine satisfaction évidente et narquoise l'insolite persistance de mon silence, ce qui en fin de compte me libère de cette oppression morale. Je n'ai plus à me préoccuper d'eux désormais. À leur égard, je suis devenu un paria, un paria qui ne veut pas être un prophète de malheur.

Suis-je vraiment libéré ? Je commence à en douter. Je crois qu'il serait préférable pour moi d'être prudent et de disparaître sans plus tarder, car leur projet peut tout aussi bien être autre que celui que j'estime être. Ils peuvent fort bien profiter de mon désarroi et de mes délibérations pour surgir d'un moment à l'autre, d'une façon préméditée, escomptant mon embarras coupable et spéculant sur la difficulté à me disculper de cette accusation que constituerait ma présence plus que compromettante auprès de ce cadavre. Non, tout dans cette histoire est par trop louche. Leur indifférence d'eau trouble, l'invraisemblance que constituait le trajet, la poussière suspecte qui régnait là-haut, ainsi que l'obscurité inexcusable, le jeu trop précis des coïncidences, l'ensemble de ces circonstances qui m'entourent comme un écran d'obscurité voulue contribuant à m'égarer dans mes conjectures, tout cela suffit à démontrer la préméditation et la mauvaise foi de ces gens,

Non, ma situation n'est plus celle d'un homme parvenu dans l'au-delà, possesseur désormais de son secret, mais mis dans la désespérante impossibilité de transmettre ce secret aux vivants qui ne peuvent plus entendre sa voix. Il regrette amèrement d'avoir, d'une façon délibérée, franchi le pas fatal. Il est saisi de la nostalgie des questions, sans réponses pour ceux-là qui n'ont pas franchi ce pas. Je suis un criminel en fuite qui n'a pas de merci à espérer de la part de ses perfides poursuivants...

NICHOLAS ROLLAND



SOIR D'HIVER

*Le soir est tout blanc, tout blanc de neige...
Dans le silence de la rue
monte en fumée vers les étoiles
le sacrifice du bois mort.*

*Et les maisons coiffées de lune
me font penser à des vaisseaux
échoués sur des galets d'argent,
chargés de rêves, de mystère.*

*La lampe dore les fenêtres
où scintillent des fleurs de givre ;
On sent qu'il y a de la joie
et de l'amour autour des poètes.*

*La neige craque sous mon pas,
sous mon pas lourd de la journée,
et la vie chante dans mon cœur
Dans le soir plein, tout plein d'étoiles.*

CHARLES-E. HARPE

Afin de permettre aux archivistes et aux amateurs de compléter leurs collections, nous tenons à leur disposition quelques numéros isolés tirés des volumes I, II et III ; des séries complètes des volumes IV et XI.

Prix par numéro :

Vols. I à VI : 35¢.

Vols. VII et VIII : 75¢.

Vols. IX, X et XI : 50¢.

To enable University and other collections to complete their files, we hold at their disposition odd numbers from Vols. I, II and III ; complete series of Vols. IV to XI.

Price per number :

Vols. I to VI : 35¢.

Vols. VII and VIII : 75¢.

Vols. IX, X and XI : 50¢.

INDEX

Vol. I	1-7	1941-42
Vol. II	1-8	1942-43
Vol. III	16-21	1943-44
Vol. IV	1-6	1944-45
Vol. V	1-10	1946
Vol. VI	1-6	1947
Vol. VII (Nouvelle série vol. I)	1-4	1948-49
Vol. VIII (Nouvelle série vol. II)	1-4	...	1949-50
Vol. IX (Nouvelle série vol. III)	1-6	...	1951
Vol. X	1-6	1952
Vol. XI	1-6	1953
Vol. XII	En cours	1954

Andrée Maillet

PROFIL DE L'ORIGINAL

Roman

L'amour étrange d'un aventurier.



SECRETARIAT DE LA PROVINCE

Pour préparer les jeunes au rôle prépondérant qu'ils seront appelés à jouer dans l'avenir et permettre aux talents en herbe de se révéler dans le domaine des Arts, le Secrétariat de la Province de Québec met à leur disposition,

à *Montréal* :

Une Ecole des Beaux-Arts,
3450, rue St-Urbain,

Un Conservatoire de Musique et d'Art dramatique,
1700, rue St-Denis

et à *Québec* :

Une Ecole des Beaux-Arts,
37, rue St-Joachim,

Une Succursale du Conservatoire de Musique
et d'Art dramatique,
30, Avenue St-Denis.

Les deux Ecoles des Beaux-Arts enseignent l'architecture, le dessin commercial et industriel, la décoration d'intérieur, la sculpture, la céramique, le tissage, le dessin d'art, le modelage statuaire, la gravure, etc. Les cours sont gratuits et des prospectus sont envoyés sur demande adressée à la direction de ces Ecoles.

Le Conservatoire de Musique et d'Art dramatique, dont les cours sont également gratuits, offre aux jeunes l'occasion de développer leurs talents et aptitudes dans une atmosphère appropriée et sous la direction de maîtres d'une compétence reconnue.

Dans ces quatre foyers de culture, les jeunes du Québec trouveront en tout temps les éléments indispensables à l'épanouissement de leurs dispositions artistiques, de leurs facultés intellectuelles et de leurs aptitudes manuelles.

OMER CÔTÉ, c.f.
Secrétaire de la Province

